{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Nouveau / Germain / 1851-1920 / 0070. Les Poèmes d'Humilis. 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

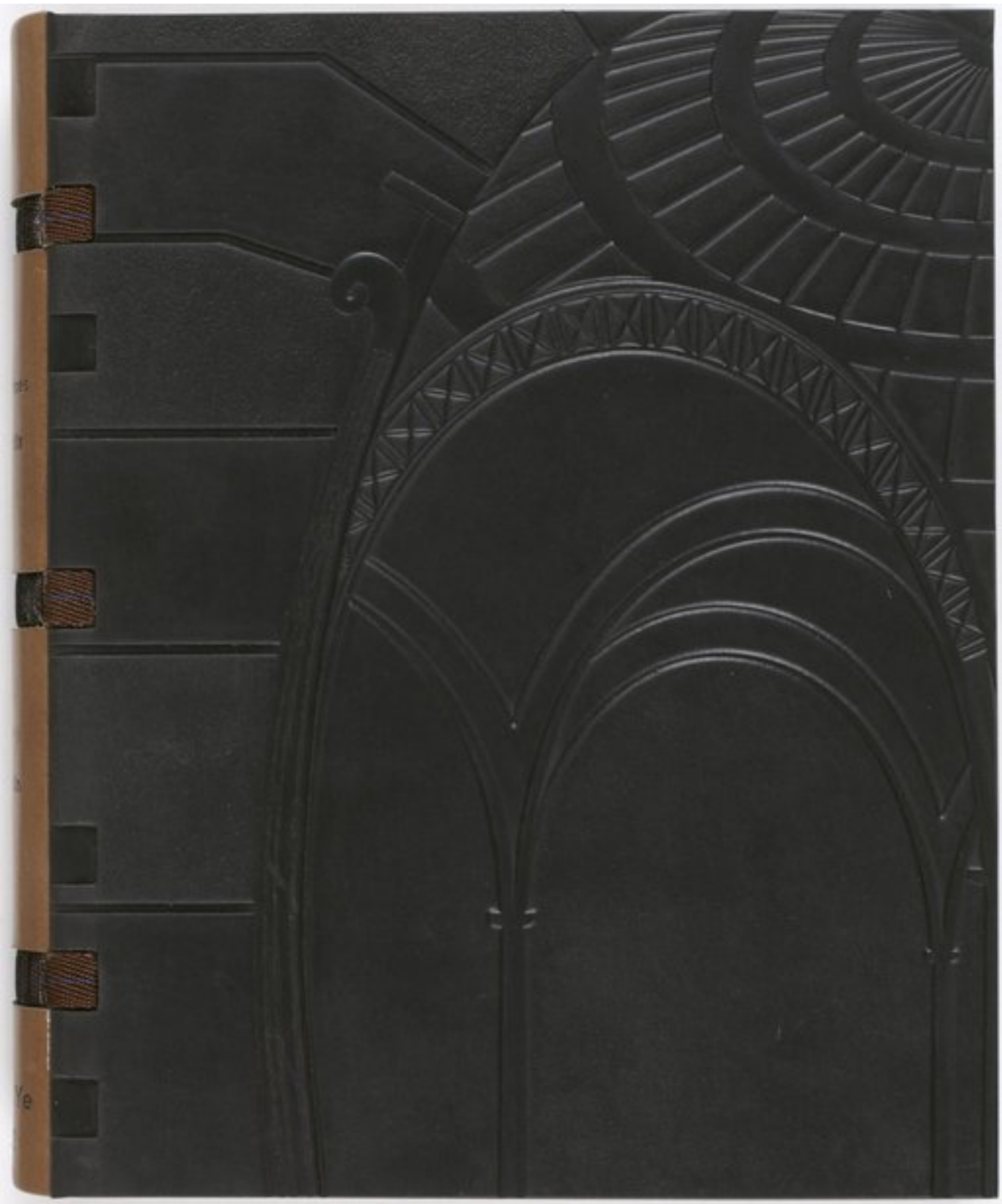
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

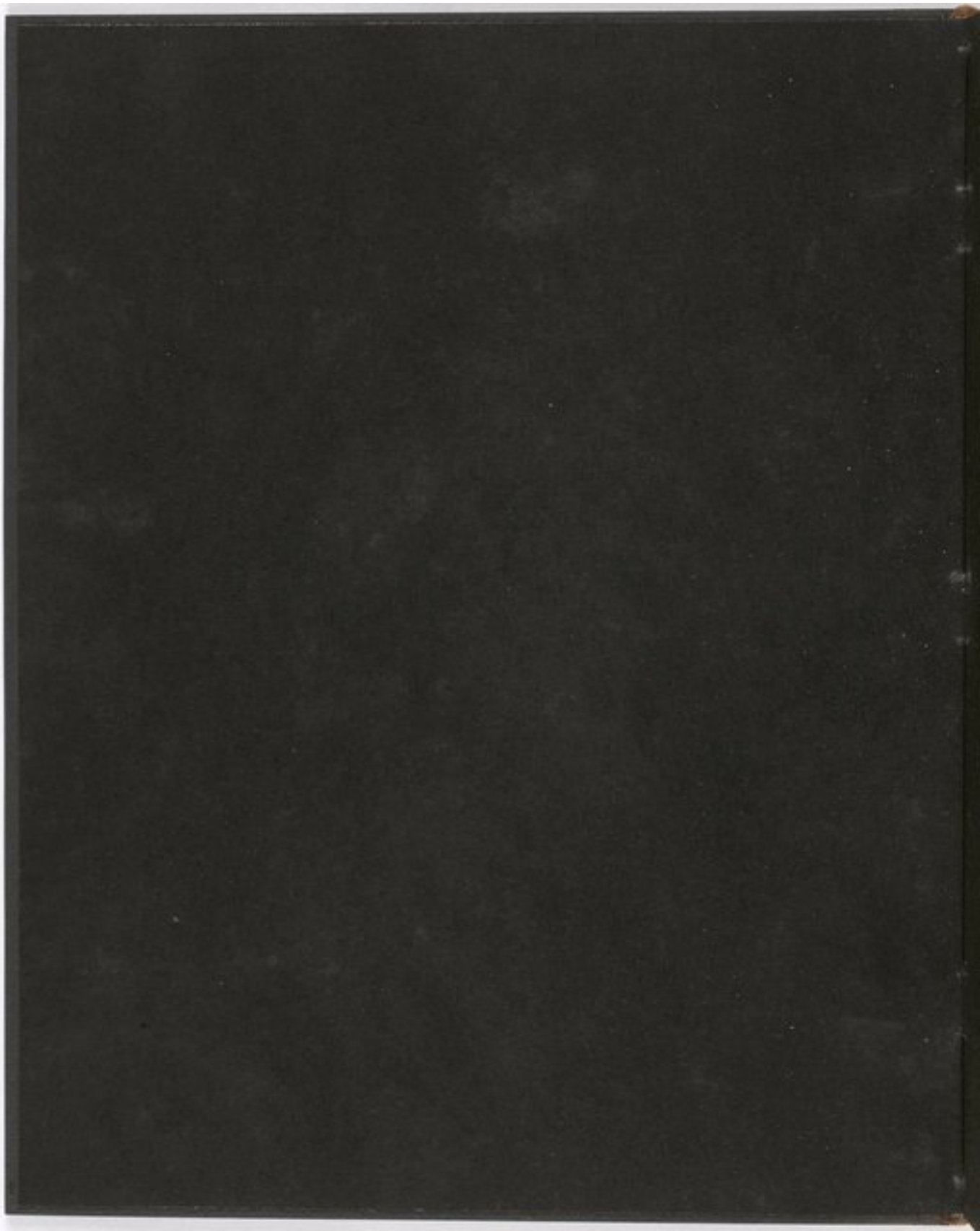
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

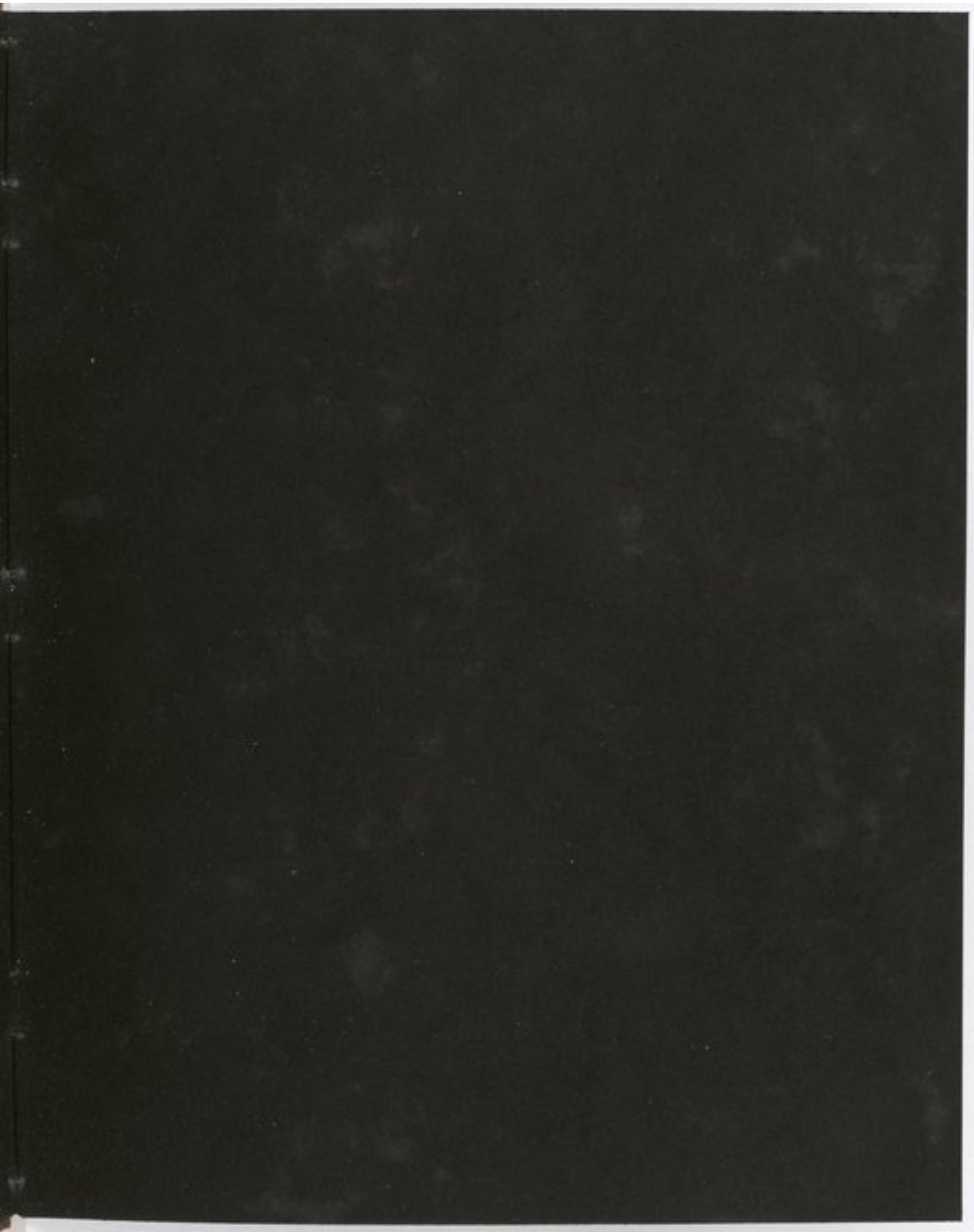
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

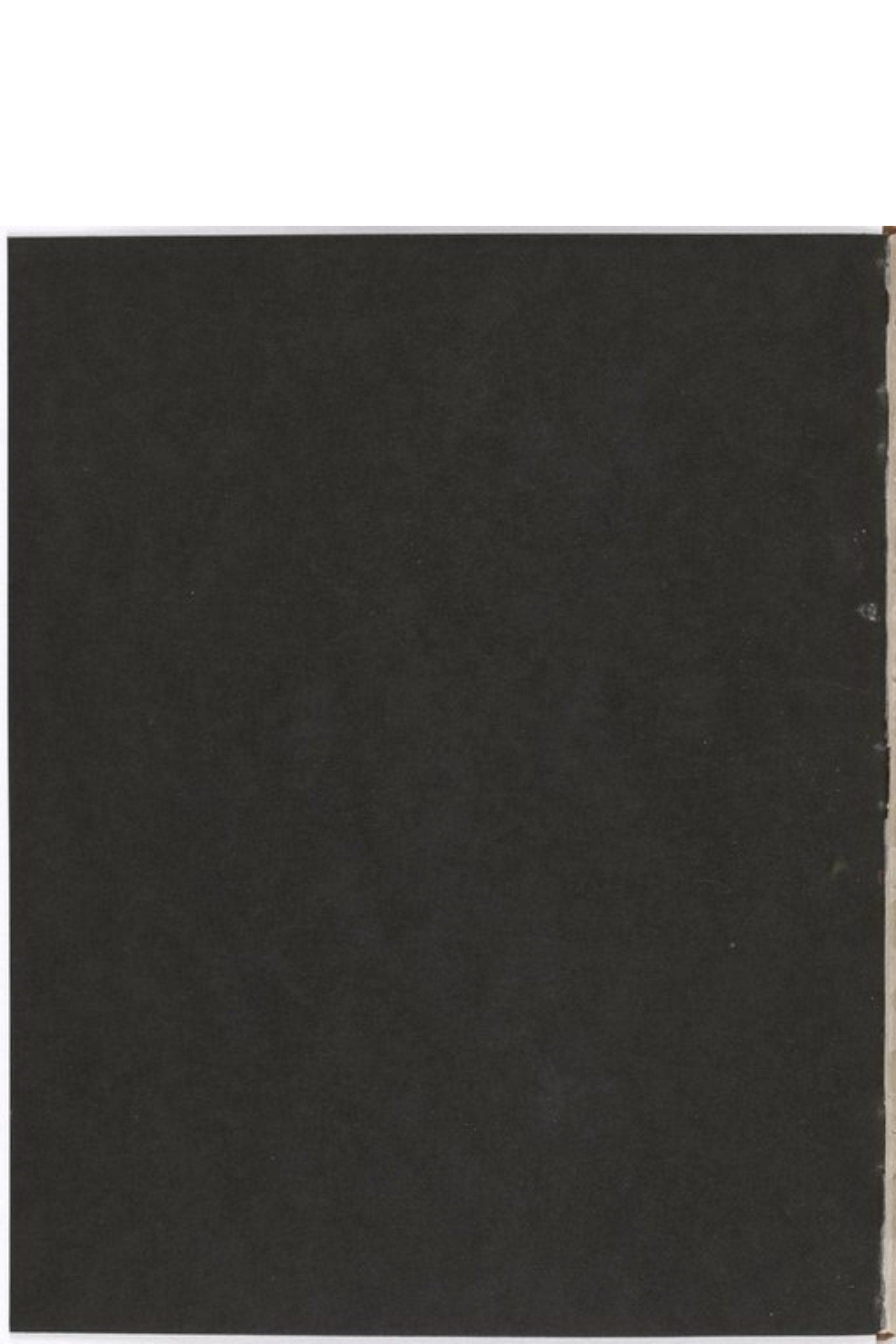
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France







184 Ener
19

LES POEMES D'HUMILIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS.



COLLECTION DE "LA POÉTIQUE"
PARIS
1 9 1 0

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

Les Poèmes d'Humilis

ENRICHIS DE QUATRE COMPOSITIONS
INÉDITES
D'AUGUSTE RODIN

Rés. p. Ye
1012

ÉDITEUR
« LA POÉTIQUE », 32, RUE DE LUBECK, PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

TOUS LES EXEMPLAIRES

DE CET OUVRAGE

NUMÉROTÉS DE QUARANTE ET UN A TROIS CENTS

ONT ÉTÉ TIRÉS

SUR PAPIER VERGÉ ANGLAIS

« LA POÉTIQUE », 32, RUE DE LUBECK, PARIS

LES POEMES D'HUMILIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS



COLLECTION DE "LA POÉTIQUE"
PARIS
1910

LES POÈMES D'HUMILIS

ONT ÉTÉ ÉDITÉS PAR LES SOINS DE LA REVUE

« LA POÉTIQUE »

SOUS LE HAUT PATRONAGE

D'UN COMITÉ COMPOSÉ D'AMIS ET D'ADMIRATEURS DU POÈTE

DONT LES NOMS SUIVENT

Président :

M. Stephen LIÉGEARD

Vice-Présidents :

Comte Léonce de LARMANDIE

Maurice SAINT-CHAMARAND
Directeur de *La Poétique*.

Membres du Comité :

MM. Jean AICARD, de l'Académie Française.
Émile BLÉMONT.
Jules BOIS.
Pierre de BOUCHAUD.
Mme CAUVAIN.
M. CHERAMY.
Mme Suzana de CASTEX.
MM. Pierre de COSSÉ-BRISSAC.
Émile COUTEAU.
Léon DIERX.
Auguste DORCHAIN.
Jean DORNIS.
Théodore DUBOIS, de l'Institut
Camille ERLANGER.
M. ERRAZURIZ.
Mmes Lucie FAURE-GOYAU.
H. FINALY.
Mlle M.-E. GIGNOUX.
MM. Octave HOUDAILLE.
Gaston JOLIVET.
G. LAFENESTRE, de l'Institut.
MM. Roger MILES.
Jacques NORMAND.
Lucien PATÉ.
Mmes Hélène PICARD.
Armande de POLIGNAC.
MM. Charles de POMAIROLS.
Duc de RARÉCOURT-PIMODAN.
Jean RAMEAU.
Jean RICHEPIN, de l'Académie Française.
Charles RICHET.
Georges RIVOLLET.
Auguste RODIN.
Mme la Duchesse de ROHAN.
MM. Camille de SAINTE-CROIX.
Edouard SCHURÉ.
Mmes la Duchesse d'UZÈS-MORTEMART
la Duchesse d'UZÈS.
Mlle Hélène VACARESCO.
MM. Le Premier Président de VIEFVILLE
Ernst VIERLING.
Mme Claire VIRENQUE.

ALLOCUTION

DE M. MAURICE SAINT-CHAMARAND

CHEZ MADAME LA DUCHESSE DE ROHAN

A LA

PREMIÈRE AUDITION DES POÈMES D'HUMILIS

Le jeudi 25 juin 1908.

Mesdames, Messieurs,

Au cours de l'année 1904, M. Léonce de Larmandie, seul possesseur, depuis plus de vingt ans, de poèmes manuscrits dont le véritable auteur (désignons-le par ses initiales : G.-N.), se refusait à reconnaître la paternité, — M. de Larmandie fit paraître, dans une brochure incomplète, adressée à quelques privilégiés, quelques-uns des plus beaux poèmes du dit G.-N., sous l'égide de la Société des Poètes Français, et dans l'espoir de faire sortir enfin ces poèmes de leur obscurité! — Mais soit que l'opinion se montrât peu favorable aux vers de l'humble poète, soit que la Société des Poètes Français eût alors d'autres préoccupations, ces poèmes sans paternité et privés en quelque sorte d'état civil, eurent à subir le sort de ces enfants trouvés que l'on confine

dans quelques hospices obscurs, comme des laissés pour compte de la société.

Deux années plus tard, je rencontrai M. de Larmandie, qui m'ayant lu quelques-uns des poèmes, puis, à ma demande, tous les poèmes de G.-N., me proposa de consacrer les pages de *La Poétique*, à la glorification et à la publication complète du chef-d'œuvre du poète sans nom, aujourd'hui *Humilis*.

Glorification! chef-d'œuvre! voilà de bien grands mots; et, si le premier peut encore s'entendre en parlant d'un bienheureux de la poésie mystique, le second peut paraître excessif à ceux qui, pour calmer les susceptibilités de leurs contemporains, s'indignent d'admirations trop hâtives, et prétendent ne jamais s'en rapporter qu'aux jugements de la postérité.

Mais d'abord, où commence et où finit la postérité? et la postérité est-elle, elle-même, si infaillible dans ses jugements?

Vous avez l'exemple de Ronsard, immortalisé de son vivant; jouet d'un trait de plume qui le fait tout à coup descendre des hauteurs du Parnasse; ignoré de plusieurs générations successives, pour reparaître trois siècles plus tard, encore applaudi, et comme étonné de se retrouver parmi nous.

Si donc la postérité a ses faiblesses, vous nous pardonnerez aussi d'avoir les nôtres, et d'exalter aujourd'hui devant vous, selon notre optimisme et nos sympathies, l'œuvre d'un poète obscur dont la raison a fait naufrage

dans les spiritualités sans bornes et les félicités immanentes, à la glorification desquelles il avait voué son humble chef-d'œuvre.

Son nom : nous ne retiendrons que celui qu'il s'était donné à lui-même, un jour où, pressé par M. de Larmandie de faire éditer son œuvre, il s'écriait : si jamais je publie mes vers, ils paraîtront sous le nom d'*Humilis*.

Son histoire : c'est celle d'un pèlerin au moyen âge, d'un vagabond au XX^e^ siècle. Il erre en quelque sorte d'une cité à l'autre, et visite de préférence les cités mystiques. Il vit en pauvre, en humble, selon l'Écriture, et s'est choisi pour patron Benoît Labre, bien que je ne sache pas, qu'à l'exemple de son pieux ancêtre, il se soit jamais mortifié dans une pourriture désagréable. Heureux de cette vie contemplative qu'il a célébrée dans un de ses poèmes les plus extatiques, il passe comme « l'hirondelle des grands chemins » qui attend tout de la main de Dieu, et il mange plus souvent le pain des anges que le pain des hommes.

Son œuvre, comme son nom, comme son histoire, a aujourd'hui une légende. Il a composé ses poèmes, il y a plus d'un quart de siècle « pour les saints et les anges » s'écriait-il avec dévotion, et, toujours avec dévotion, il a voulu les détruire. Il en désavoue d'abord, avons-nous dit, la paternité. Comme il célèbre, dans un de ses poèmes, l'anonymat des cathédrales, peut-être veut-il imiter l'abnégation glorieuse de leurs divins édificateurs. Il envisage la renommée comme un obstacle à

son salut. Le premier article de sa foi est l'humilité. Et voici qu'au poète qui refuse sa gloire, la gloire vient cependant; elle ne vient pas à lui, mais à l'œuvre même de son humilité.

M. de Larmandie a raconté dans les pages de *La Poétique* à quels soins, à quels subterfuges il dut avoir recours pour garder une copie des précieux poèmes.

Entre temps, il était venu au poète des scrupules religieux. Pour ne point découvrir d'abord ses véritables sentiments, il mit, nouveau Virgile, sur le compte de son œuvre selon lui, imparfaite, l'obstination qu'il montrait à vouloir faire disparaître ses poèmes. Puriste intensif, il allait jusqu'à prétendre que notre langue française moderne, surchargée d'articles et de relatifs, était impropre à se représenter sous une forme assez simple les idées mystiques. Son œuvre a cependant prouvé le contraire.

J'attribue, pour ma part, à des raisons théologales et confessionnelles cette opiniâtreté destructive du poète saturnien à dévorer ses propres enfants, et j'ai de bonnes raisons de croire qu'il a été pris d'une sainte terreur tardive pour certaines pages de son évangile où il exaltait l'humanité future de ses rêves, en strophes d'une ferveur quasi païenne, moins conformes sans doute à la rigoureuse orthodoxie qu'à certaines théories subversives de la vierge-mère et autres dévotions philosophiques d'Auguste Comte, le fondateur du positivisme.

Qu'il ait eu, ou non, à redouter les foudres du pouvoir

séculier aujourd'hui bien platoniques, Humilis, je le tiens de lui-même, a craint, pour son âme, le fagot ; et la torche toujours vivante à ses yeux de l'autodafé, a fort malheureusement altéré sa conscience et sa raison.

Visionnaire, il a pu suivre une route de vertige ; poète il trouva toujours une sagesse ou une vérité à chanter. Ayant de la peine à séparer son esprit des songes du positivisme, s'efforçant de mettre d'accord sa philosophie d'hier avec sa ferveur d'aujourd'hui, il oppose, en son rêve chrétien, à la déchéance de l'homme et au paradis perdu de la Genèse, l'avènement supérieur d'une humanité assagie, dans le paradis retrouvé de son orthodoxie. Ce n'est pas d'ailleurs pour un vain songe ou pour une douteuse harmonie, qu'il loue les plus humbles fleurs de la sagesse humaine : la charité, la chasteté, la pauvreté, l'humilité ; qu'il célèbre les humbles mains qui, dit-il, ont révélé la lyre aux temps anciens, qu'il adore la bleue sérérité de Jésus enfant et de la Vierge, qu'il taille et sculpte ses merveilleuses périodes dans la pierre vive des cathédrales et la pensée chrétienne du moyen âge ; qu'il chante la joie de la lumière sur toutes les tombes, ou cherche sous la terre le mot ténébreux de l'énigme et de la résurrection. Il voit, il annonce, en des temps que le nombre n'a point arrêtés, cette humanité soumise, heureuse, assagie, pliée à l'esprit du Maître, aux préceptes de l'Époux, et sans doute délivrée de la tare originelle qui pèse sur elle. L'homme a renversé toute sa science et tout son orgueil, et brisé ses dieux, tous ses Baal et tous ses

Moloch. Il a accompli enfin son rêve anarchique, mais paisible.

Naïve et éloquente peinture que le poète fait alors de cette terre rajeunie par la foi et toute peuplée d'élus et de prédestinés ! Ce sont des laboureurs, des bergers, des poètes, de bons astrologues, « de divins ouvriers dont le ciel est content », ou plutôt ce sont tous des enfants, ces enfants que le Maître appelait à lui, et qu'il offrait en exemple aux pharisiens et aux théologiens discoureurs et subtils, leur disant : « Le ciel est à ceux qui leur ressemblent. »

Voilà, ce me semble, les suprêmes pensées d'Humilis et les secrètes confidences de sa philosophie ; et à défaut d'une interprétation plus complète de son œuvre, nous avons la joie de comprendre la somme d'idéal, d'amour et de poésie que renferment ses poèmes. Poète, il ne s'est point attardé dans les chemins de traverse des écoles, des disputes et des systèmes ; mais son œuvre nous offre un champ inappréciable d'idées neuves et de sensations fertiles.

Mesdames et Messieurs, je ne songe pas à commander à votre admiration — l'œuvre la plus parfaite a ses tares — ni à vous demander de nous sacrifier la moindre parcelle de vos doutes ou de vos sentiments confessionnels ; mais j'hésite à croire que vous ne vous laissiez pas gagner, captiver, entraîner par cette voix que vous verrez s'élever comme les harpes des cantiques, aussi belle, aussi vive, aussi précieuse qu'elles.

Plusieurs d'entre vous ont bien voulu prêter à notre

œuvre, l'assistance de leur autorité morale ou littéraire, et vous comprendrez comme nous-même, — après avoir entendu d'artistiques et éloquentes voix, vous dire quelques-uns des plus beaux vers du poète, — qu'une édition complète et définitive de l'œuvre de l'auteur des Cathédrales, devait naturellement s'imposer.

A ce vœu, j'ose en joindre un autre, c'est que la souscription ouverte par nous, pour faire face aux frais d'édition de l'œuvre d'Humilis, nous permette de venir en aide au poète Humilis lui-même, dans les limites où le lui autorisent ses principes qui sont ceux d'une pauvreté étroite, rigoureuse et absolue. Mais enfin il a besoin de la pâture des petits oiseaux.

Une belle âme, une âme élevée d'artiste et de poète, cette Muse très tutélaire qui nous abrite aujourd'hui — je n'ai pas besoin de vous la nommer, car vous l'avez tous nommée, — a bien voulu spontanément tendre la main à notre œuvre, et je me fais une joie de penser que c'est dans ces mêmes salons, si riches en nobles émulations et en espérances artistiques de toutes sortes, que vont vibrer, pour la première fois, en une audition unique, les admirables vers du poète sans nom, que la postérité, si la postérité comme je le pense, lui accorde ses faveurs, continuera à appeler de l'humble et d'autant plus magnifique nom d'Humilis.

MAURICE SAINT-CHAMARAND

PREMIÈRE PARTIE

POÈMES D'HUMILIS

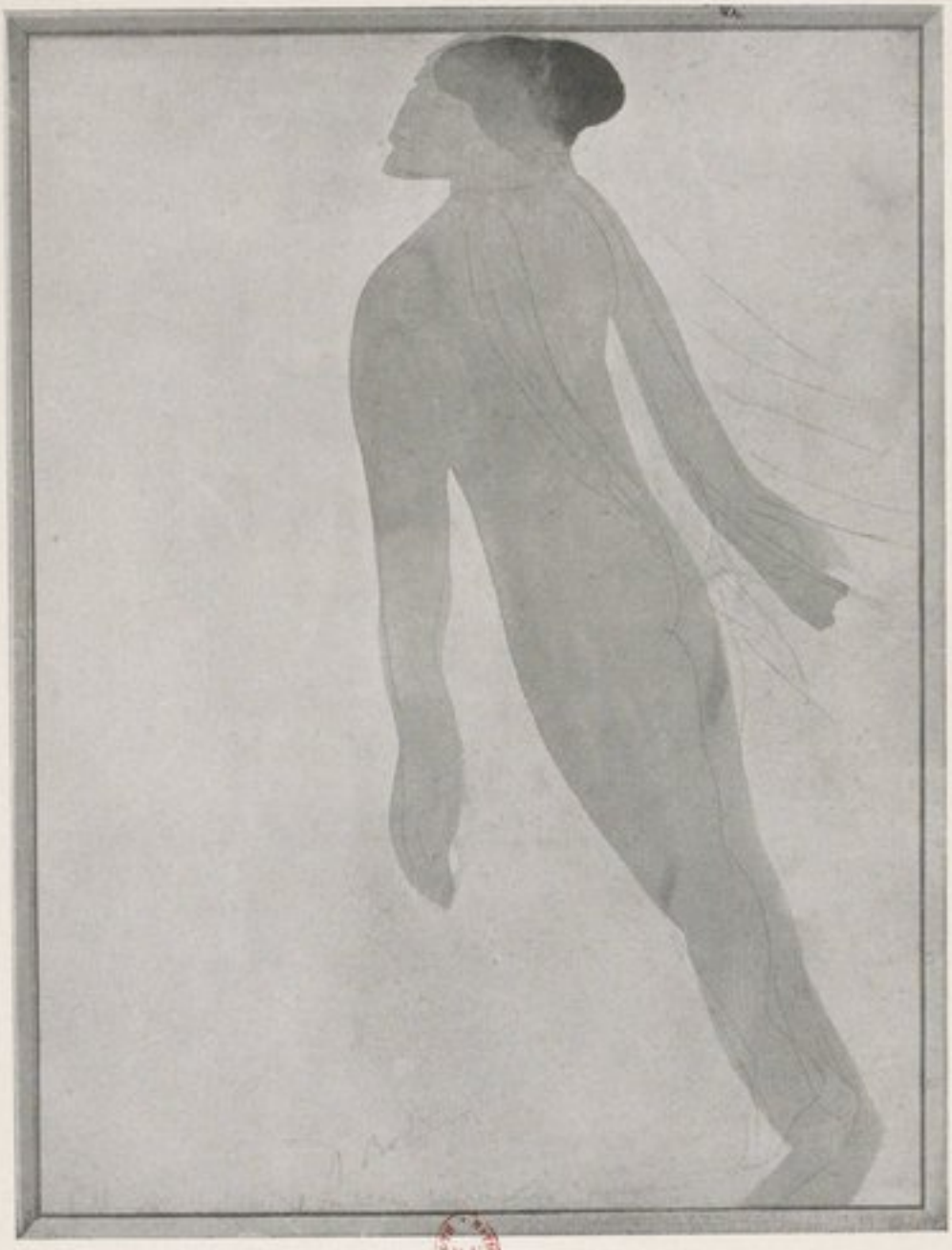
Invocation
Cantique a la reine
Immensité
Dieu

L'Homme
Aux Femmes
Les Mains
Le Corps et l'Ame
Volupté
Hymne

Les Musées
Les Cathédrales
Mors et Vita

Fraternité
Charité
Pauvreté
Humilité
Chasteté

Idylle
Couples prédestinés
Dans les temps que je vois
L'Amour de l'Amour
Épigraphes



INVOCATION

O mon Seigneur Jésus, enfance vénérable,
Je vous aime et vous crains petit et misérable,
Car vous êtes le fils de l'amour adorable.

O mon Seigneur Jésus, adolescent fêté,
Mon âme vous contemple avec humilité,
Car vous êtes la Grâce en étant la Beauté.

O mon Seigneur Jésus qu'un vêtement décore,
Couleur de la mer calme et couleur de l'aurore,
Que le rouge et le bleu vous fleurissent encore !

O mon Seigneur Jésus, chaste et doux travailleur,
Enseignez-moi la paix du travail le meilleur,
Celui du charpentier ou celui du tailleur.

O mon Seigneur Jésus, semeur de paraboles
Qui contiennent l'or clair et vivant des symboles,
Prenez mes vers de cuivre ainsi que des oboles.

O mon Seigneur Jésus, ô convive divin,
Qui versez votre sang comme on verse le vin,
Que ma faim et ma soif n'appellent pas en vain.

O mon Seigneur Jésus, vous qu'en brûlant on nomme,
Mort d'amour, dont la mort sans cesse se consomme,
Que votre vérité s'allume au cœur de l'homme.

CANTIQUE
A LA
REINE

I

Douce Vierge Marie, humble mère de Dieu
Que tout le ciel contemple,
Vous qui fûtes un lys debout dans l'encens bleu
Sur les marches du temple ;

Épouse agenouillée à qui l'ange parla ;
O divine accouchée,
Que virent des bergers, qu'une voix appela
Sous la roche penchée,

Qui regardiez dormir, l'abreuvant d'un doux lait,
L'adorant la première,
Un enfant frêle et nu, mais qui, la nuit, semblait
Être fait de lumière ;

O morte, qu'enleva dans les plis des rideaux
A la nuit de la tombe,
L'essaim des chérubins qui portent à leur dos
Des ailes de colombe ;

Pour vous placer au bruit de leurs psaltérions
Dont tressaillent les cordes,
Au Ciel où vous régnez, les doigts pleins de rayons
Et de miséricordes ;

Vous qu'un peuple sur qui votre bleu manteau pend
Doucement importune,
Vous qui foulez avec la tête du serpent
Le croissant de la lune ;

Vous à qui Dieu donna les grands voiles d'azur,
Le cortège des Vierges,
La cathédrale immense au maître-autel obscur
Étoilé par les cierges ;

La couronne, le sceptre, et les souliers bouffants,
Les cantiques en flammes,
Les baisers envoyés par la main des enfants,
Et les larmes des femmes ;

Vous dont l'image, aux jours gros d'orage et d'erreur,
Luisait sous mes paupières,
Et qui m'avez tendu sur les flots en fureur
L'échelle des prières ;

Vous qui m'avez cherché, portant votre fanal,
Aux pentes du Parnasse ;
Vous qui m'avez pêché dans les filets du mal
Et mis dans votre nasse ;

Que n'ai-je, pour le jour où votre fête aura
Mis les cloches en joie,
La règle du marchand qui pour vous aunera
Le velours et la soie !

Que n'ai-je les ciseaux sonores du tailleur
Pour couper votre robe !
Et que n'ai-je le four qu'allume l'émailleur !
J'émaillerais le globe

Où votre pied se pose, ainsi qu'un oiseau blanc
Planant sur nos désastres,
Globe d'azur et d'or, frêle univers roulant
Son soleil et ses astres !

Que ne suis-je de ceux dont les rois font grand cas,
Et qui sont des orfèvres !
Je vous cisèlerais des bijoux délicats,
Moins vermeils que vos lèvres ;

Mais, puisque je ne suis ni l'émailleur plaisant,
Ni le marchand notable,
Ni l'orfèvre fameux, ni le tailleur croisant
Ses jambes sur sa table ;

Que je n'ai nul vaisseau sur les grands océans,
Nul trésor dans mon coffre,
J'ai rimé ce bouquet de vertus que céans
De bon cœur je vous offre.

Je vous offre humblement ce bouquet que voici :
La couleur en est franche,
Et le parfum sincère, et ce bouquet choisi,
C'est la chasteté blanche ;

C'est l'humilité bleue et douce, et c'est encor,
Fleur du cœur, non du bouge,
La pauvreté si riche et toute jaune d'or,
Et la charité rouge ;

Ce n'est pas que je croie habiter les sommets
De la science avare,
Et je n'ai pas le fruit de la sagesse, mais
L'amour de ce fruit rare ;

Au surplus, je n'ai pas l'améthyste à mon doigt,
Je ne suis pas du temple,
Et je sais qu'un chrétien pur et simple ne doit
A tous que son exemple.

Je ne suis pas un prêtre arrachant au plaisir
Un peuple qu'il relève ;
Je ne suis qu'un rêveur et je n'ai qu'un désir :
Dire ce que je rêve.

II

Aimez : l'amour vous met au cœur un peu de jour ;
Aimez, l'amour allège ;
Aimez, car le bonheur est pétri dans l'amour
Comme un lys dans la neige !

L'amour n'est pas la fleur facile qu'au printemps
L'on cueille sous son aile,
Ce n'est pas un baiser sur les lèvres du temps,
C'est la fleur éternelle.

Nous faisons pour aimer d'inutiles efforts,
Pauvres cœurs que nous sommes !
Et nous cherchons l'amour dans l'étreinte des corps,
Et l'amour fuit les hommes.

Et c'est pourquoi l'on voit la haine dans nos yeux,
Et dans notre mémoire,
Et ce vautour ouvrir sur nos front soucieux
Son affreuse aile noire ;

Et c'est pourquoi l'on voit jaillir de leur étui
Tant de poignards avides ;
Et c'est pourquoi l'on voit que les cœurs d'aujourd'hui
Sont des sépulcres vides.

Voilà l'éternel cri que je sème au vent noir,
Sur la foule futile ;
Tel est le grain d'encens qui fume en l'encensoir
De ma vie inutile.

III

Cependant bien que j'eusse encor peu combattu
Pour sa sainte querelle,
Mes yeux, l'ayant fixée, ont vu que la vertu
Est étrangement belle ;

Que son corps s'enveloppe en de puissants contours,
Et que sa joue est pleine ;
Qu'elle est comme une ville, assise avec ses tours,
Au milieu de la plaine ;

Que ses yeux sont sereins, ignorant l'éclair vil,
Aïnsi que les pleurs lâches ;
Que son sourire est gai comme une aube en avril,
Que, pour de nobles tâches,

Les muscles de ses bras entrent en mouvement,
Comme un arc qui s'anime,
Pendant que son cou porte impérialement
Sa tête magnanime ;

Qu'un astre sur son front luit plus haut que le sort,
Et que sa lèvre est grasse,
Et qu'elle est dans le calme, enveloppant l'effort,
L'autre nom de la grâce ;

Qu'elle est comme le chêne en qui la sève bout
Jusqu'à rompre l'écorce ;
Et qu'elle est, dans l'orage, indomptable et debout,
L'autre nom de la force ;

Que sa mamelle est vaste et pleine d'un bon lait,
Et que le mal recule
Comme une feuille, au vent de son geste, et qu'elle est
La compagne d'Hercule.

Et je vous dis : ô vous, qui comme elle régnez,
O Vierge catholique !
Les saints joyeux sont morts, nos temps sont condamnés
Au mal mélancolique ;

La joie et la vertu se sont voilé le front,
Ces sœurs sont exilées ;
Et je ne vois pas ceux qui les rappelleront
Avec des voix ailées !

O Vierge! Hâtez-vous! Déjà l'ange s'enfuit
Sous le ciel noir qui gronde,
Et le monde déjà s'enfonce dans la nuit,
Comme un noyé dans l'onde!

Tout ce qui fleurissait et parfumait l'été
De la vie et de l'âme,
L'amour loyal de l'homme et la fidélité
Pieuse de la femme,

Ces choses ne sont plus ; l'haleine des antans
A balayé ces roses,
Et l'homme a changé l'homme, et les gens de nos temps
Sont repus et moroses ;

Oui, c'est la nuit qui vient, la nuit qui filtre au fond
De l'âme qui décline,
Et grelotte déjà dans cet hiver profond,
Comme une ombre orpheline ;

Aussi je crie ; ô Vous — n'aurez-vous pas pitié
De notre temps qui souffre,
Naufragé qui s'aveugle et qui chante, à moitié
Dévoré par le gouffre?

O vite, envoyez-nous, le cœur plein de pardons
Et les yeux pleins de flammes,
Celui qui doit venir, puisque nous l'attendons,
Lui seul prendra les âmes;

Sa main se lèvera seulement sur les fronts
Noirs de gloire usurpée,
Et les divins conseils de Dieu lui donneront
La parole et l'épée;

Il sera le pasteur, il sera le nocher;
Il fera pour l'Église
Jaillir le sentiment, comme l'eau du rocher
Sous la main de Moïse.

Car rien ne sert d'avoir, pour fonder sur le cœur
Incertain de la foule,
Un monument qui monte et qui sorte vainqueur
Du siècle qui s'écroule,

Une lyre géante, et des lauriers autour
D'un front lourd de conquêtes,
Et les rimes du vers, dramatique tambour
Que frappent deux baguettes;

De mouvoir une lèvre allumée au soleil,
D'éloquente frottée,
D'où s'échappe un torrent de paroles, pareil
A la lave irritée,

Ni même de tenir à son poing souverain
Le glaive à lame amère
Qu'Achille ramassa sur l'enclume d'airain
Du forgeron Homère ;

Qu'Alexandre saisit, qui le passe aux Césars
Dont la gloire est jalouse,
Et que Napoléon cueille dans les hasards,
Aux pieds de Charles douze ;

Tandis qu'il suffira, sous le regard de feu
De l'amour qui féconde,
D'un seul Juste, sur qui souffle l'esprit de Dieu,
Pour transformer le monde.

IMMENSITÉ

Voyez le ciel, la terre et toute la nature :
C'est le livre de Dieu, c'est sa grande écriture ;
L'homme le lit sans cesse et ne l'achève point.
Splendeur de la virgule, immensité du point !
Comètes et soleils, lettres de feu sans nombre !
Pages que la nuit pure éclaire avec son ombre !
Le jour est moins charmant que les yeux de la nuit.
C'est un astre en rumeur que tout astre qui luit,
Musique d'or des cieux faite avec leur silence ;
Et tout astre immobile est l'astre qui s'élance.
Ah ! que Dieu qui vous fit, magnifiques rayons,
Cils lointains qui battez lorsque nous sommeillons,
Longtemps, jusqu'à nos yeux buvant votre énergie,
Prolonge votre flamme et sa frêle magie !
La terre est notre mère au sein puissant et beau ;
Comme on ouvre son cœur, elle ouvre le tombeau,

Faisant ce que lui dit le Père qui regarde.
Dieu nous rend à la Mère, et la Mère nous garde,
Mais comme le sillon garde le grain de blé,
Pour le crible, sur l'aire où tout sera criblé ;
Récolte dont le Fils a préparé les granges,
Et dont les moissonneurs vermeils seront les anges.
La nature nous aime, elle cause avec nous ;
Les sages l'écoutaient, les mains sur leurs genoux,
Parler avec la voix des eaux, le bruit des arbres.
Son cœur candide éclate au sein sacré des marbres.
Elle est la jeune aïeule ; elle est l'antique enfant !
Elle sait, elle dit tout ce que Dieu défend
A l'homme, enfant qui rit, comme au taureau qui beugle ;
Et le regard de Dieu s'ouvre dans cette aveugle.
Quiconque a le malheur de violer sa loi
A par enchantement soi-même contre soi.
N'opposant que le calme à notre turbulence,
Elle rend, au besoin, rigueur pour violence,
Terrible à l'insensé, docile à l'homme humain ;
Qui soufflette le mur se fait mal à la main.
La nature nous aime et donne ses merveilles.
Ouvrons notre âme, ouvrons nos yeux et nos oreilles :
Voyez la terre avec chaque printemps léger,
Ses verts juillets en flamme ainsi que l'oranger,
Ses automnes voilés de mousselines grises,
Ses neiges de Noël tombant sur les églises,
Et la paix de sa joie et le chant de ses pleurs.
Dans la saveur des fruits et la grâce des fleurs,

La vie aussi nous aime, elle a ses heures douces,
Des baisers dans la brise et des lits dans les mousses,
Jardin connu très tard, sentier vite effacé
Où s'égarait Virgile, où Jésus a passé.
Tout nous aime et sourit, jusqu'aux veines des pierres ;
La forme de nos cœurs tremble aux feuilles des lierres ;
L'arbre, où le couteau grave un chiffre amer et blanc
Fait des lèvres d'amour de sa blessure au flanc ;
L'aile de l'hirondelle annonce le nuage ;
Et le chemin nous aime : avec nous il voyage ;
La trace de nos pas sur le sable, elle aussi,
Nous suit ; elle nous aime, et l'air dit : « me voici ! »
Rendons-leur cet amour, soyons plus doux aux choses.
Coupons moins le pain blanc et cueillons moins les roses.
Nous parlons du caillou comme s'il était sourd,
Mais il vit ; quand il chante, une étincelle court...
Ne touchons rien, pas même à la plus vile argile,
Sans l'amour que l'on a pour le cristal fragile.
La nature très sage est dure au maladroit,
Elle dit : le devoir est la borne du droit ;
Elle sait le secret des choses que vous faites ;
Elle bat notre orgueil en nous montrant les bêtes,
Humiliant les bons qui savent leur bonté,
Comme aussi les méchants qui voient leur cruauté.
Grâce à la bonté, l'homme à sa place se range,
Moins terre que la bête, il est moins ciel que l'ange
Dont l'aile se devine à l'aile de l'air bleu.
Partout où l'homme écrit « Nature » ; lisez « Dieu ».

DIEU

Dieu, c'est la beauté. Dieu, beauté même, a parlé
Dans le buisson de flamme à son peuple assemblé,
Aux lèvres de Moïse, aux lèvres des prophètes,
Et ses discours profonds sont clairs comme des fêtes.
Son livre est un cœur vaste où David a chanté,
Et c'est un fleuve, il coule avec l'immensité
De ses vagues, noyant dans leur écume ardente
Ton navire, ô Milton, et ta galère, ô Dante !
Et Jésus a parlé, rouge et bleu sous le ciel,
Et des mots qu'il a dits, la terre a fait son miel.
Les lys ont confondu sa robe avec l'aurore,
Sa voix, sur la montagne, elle s'élève encore :
Car Il est aussi beau qu'Il est vrai ; sa beauté
Est mère de la fleur, de l'aube et de l'été.
Le Beau n'est qu'un mot creux, l'idéal qu'un mot vide ;
Mais la beauté, c'est Dieu dont notre âme est avide ;

La beauté, mais, poète, elle est au cœur de Dieu
Le lotus de lumière et la rose de feu ;
De plus haut que les Tyrs et les Sions sublimes,
Elle descend sur l'ange, elle est vouée aux cimes,
Soleil des paradis, étoile des matins,
Et nos regards sont faits de ses rayons éteints.
— Beauté, face de Dieu, gouffre des purs délices
Formidable aux élus, devant vous les milices
Célestes dont les seins sont cuirassés d'ardeur,
Guerriers gantés de grâce et chaussés de candeur,
Dont les ailes de feu battent le dos par douze,
Capitaines d'amour, dont l'aurore est jalouse
Et dont l'épée au poing n'est qu'un rayon vermeil,
Tremblent comme la brume au lever du soleil !
— Alleluia vers vous, beauté du Père, et gloire !
Gloire à vous sur la terre et sur les luths d'ivoire
Des riants chérubins, votre escabeau vivant !
Gloire à vous sur la lyre et les harpes au vent
Des séraphins chantant dans les apothéoses !
Doigts des anges, courez sur les violons roses !
Formez-vous, doux nuage, autour des encensoirs !
Brûlez, soleils levants ! fumez, parfums des soirs !
Montez vers la colombe, ô blanches innocences,
Montez ! et vous, Vertus, Principautés, Puissances,
Menez, parmi les lys, le cortège des dieux,
Sur les pas de Jésus miséricordieux !

L'HOMME

Homme dont la tristesse est écrite d'un bout
Du monde à l'autre, et même aux murs de la campagne,
Forçat de l'hôpital et malade du bagne ;

Dormeur maussade, à qui chaque aube dit : « Debout ! »
Voyageur douloureux qu'attend la Mort, auberge
Où l'on vend le lit dur et les pleurs blancs du cierge,

Tu gémis, étonné de te sentir si las ;
Puis un jour tu te dis : « L'âme est un vain bagage,
Et mon cœur est bien lourd pour un pareil voyage. »

Et, sans songer que Dieu te donne ses lilas,
Tu veux jeter ton cœur, tu veux jeter ton âme,
Pour alléger ta marche et mieux porter la Femme ;

Par ta route et ses ponts fiers de leur parapet,
Compagnon de l'orgueil, fils des froides études,
Tu vas vers le malheur et vers les solitudes.

Tout plein des arguments dont l'esprit se repait,
Tu fais, pour savourer ta gloire monotone,
Taire ta conscience à l'heure où le ciel tonne.

Si pourtant à ce prix tu manges à ta faim,
Si tu dors calme, au creux de l'oreiller facile,
Écoute ta science et reste-lui docile;

Si ta libre raison, la plus forte à la fin,
Respire au coup mortel porté par elle au doute,
Pareil au Juif errant, homme, poursuis ta route.

Sois content sans ton âme, et joyeux sans ton cœur,
Sois ton corps tyrannique et sois ta bête fauve,
Fais tes traits durs et froids, fais ton front vaste et chauve.

Mais si ton fruit superbe engraisse un ver vainqueur,
Si tu bâilles, les soirs larmoyants, sous ta lampe,
Tâche de réfléchir, pose un doigt sur ta tempe.

Si tu n'as toujours pas trouvé sur ton chemin,
Qu'assourdit la rumeur des sabres et des chaînes,
Repos pour tes amours, et cesse pour tes haines;

Si ton bâton usé tâtonne dans ta main,
Pauvre aveugle tremblant qui portes une sourde,
La Femme, chaque jour plus énorme et plus lourde;

Si l'enfant ancien sommeille encore en toi,
Gardant le souvenir de la faute première,
Dis : « J'ai le dos tourné peut-être à la Lumière »;

Dis : « J'étais un esclave et croyais être un Roi! »
Pour t'en aller gaîment, frère des hirondelles,
Reprends ton cœur, reprends ton âme, ces deux ailes;

Et grâce à ce fardeau redevenu léger,
Emporte alors l'enfant, mère, sœur ou compagne,
Comme l'ange en ses bras emporte la montagne.

Enivre-toi du long plaisir de voyager;
Que ta faim soit paisible et que ta soif soit pure,
Bois à tout cœur ouvert, mange à toute âme mure!



AUX

FEMMES

Et vous, l'ancienne esclave à la caresse amère,
Vous, le bétail des temps antiques et charnels,
Vous, femmes, dont Jésus fit la Vierge et la Mère,
D'après Celle qui porte en ses yeux maternels,
Le reflet le plus grand des rayons éternels :

Aimez ces grands enfants pendus à votre robe,
Les hommes, dont la lèvre est ivre encore du lait
De vos mamelles d'or qu'un linge blanc dérobe ;
Aimez l'homme, il est bon ; aimez-le, s'il est laid.
S'il est déshérité, c'est ainsi qu'il vous plaît.

Les hommes sont vos fruits : partagez-leur votre âme.
Votre âme est comme un lait qui ne doit pas tarir,
O femmes, pour ces fils douloureux de la femme
Que vous faites pour vivre, hélas! et pour souffrir ;
Que seul, le Fils de l'homme empêche de mourir.

L'enfant c'est le mystère avec lequel tu joues,
C'est l'inconnu sacré que tu portes neuf mois,
Pendant que la douleur te baise sur les joues,
Mère qui fais des gueux et toi qui fais des rois,
Vous qui tremblez toujours et mourez quelquefois.

Comme autrefois les flancs d'Ève en pleurs sous les branches,
Au jardin favorable où depuis l'amour dort,
Ton labeur est maudit! Ceux sur qui tu te penches,
Vois, mère, le plus doux, le plus beau, le plus fort,
Il apprend l'amertume et connaîtra la mort.

C'est toi la source, ô femme, écoute, ô mère folle
D'Esope qui boitait, de Caïn qui griffait,
Vois le fruit noir tombé de ton baiser frivole,
Savoure-le pourtant, comme un divin effet,
En noyant dans l'amour l'horreur de l'avoir fait.

Pour l'amour, tout s'enchante en sa clarté divine.
Aimez comme vos fils les hommes ténébreux ;
Leur cœur, si vous voulez, votre cœur le devine :
Les plus graves au fond sont des enfants peureux ;
Le plus digne d'amour, c'est le plus malheureux.

Éclairez ces savants, ô vous, les clairvoyantes,
Ne les avez-vous pas bercés sur vos genoux,
Tout petits ? Vous savez leurs âmes défaillantes ;
Quand ils tombent, venez : Ils sont francs ; ils sont doux ;
S'ils deviennent méchants, c'est à cause de vous.

C'est à cause de vous que la discorde allume
Leurs yeux, et c'est pour vous, pour vous plaire un moment
Qu'ils font couler une encre impure sous leur plume.
Cet homme si loyal, ce héros si charmant,
S'il vous adore, il tue, et sur un signe il ment.

L'heure sonne, écoutez, c'est l'heure de la femme,
Car les temps sont venus, où, tout vêtu de noir,
L'homme, funèbre, a l'air d'être en deuil de son âme.
Ah ! rendez-lui son âme, et, comme en un miroir,
Qu'il regarde en la vôtre et qu'il aime à s'y voir.

Au lieu de le tenter, comme un démon vous tente,
Au lieu de garrotter ses membres las, au lieu
De tondre sur son front sa toison éclatante,
Vous, qui foulez son cœur, et vous faites un jeu
De piétiner sa mère, et d'en dissiper Dieu,

Versez-lui le vin rouge où son orgueil se grise ;
Retirez-lui l'épée où se crispe sa main ;
Montrez-lui les sentiers qui mènent à l'église,
Parmi l'œillet, le lys, la rose et le jasmin ;
Faites-lui voir le vice, un banal grand chemin.

Dites à ces enfants, qu'il n'est pas raisonnable
De poursuivre le ciel ailleurs que dans les cieux ;
De rêver d'un amour qui cesse d'être aimable,
De se rire du maître en s'appelant des dieux,
Et de nier l'enfer quand ils l'ont dans les yeux.

Cependant l'homme est roi ; s'il courbe son échine
Sur le sillon amer qu'il creuse avec ennui,
S'il traîne ses pieds lourds : le sceau de l'origine
Céleste à son front reste, où l'amour même a lui.
Et comme il sort de Dieu, femme, tu sors de lui.

Cette paternité brille dans sa faiblesse
Autant que dans sa force ; il a l'autorité.
N'en faites pas un maître irrité qui vous blesse ;
Dans la sombre forêt de l'âpre humanité
L'homme est le chêne, et Dieu lui-même l'a planté.

Respectez ses rameaux, redoutez sa colère,
Car Dieu mit votre sort aux mains de ce proscrit ;
Voyez d'abord ce blanc porteur de scapulaire,
Ce moine, votre père auprès de Jésus-Christ :
Il montre dans ses yeux le feu du Saint-Esprit.

En faisant de l'amour leur éternelle étude
Les moines sont heureux à l'ombre de la Croix ;
Ils peuplent avec Dieu leur claire solitude.
L'étang bleu qui se mêle à la paix des grands bois,
Voilà leur cœur limpide où s'éveillent des voix.

Les apôtres menteurs et les faux capitaines
Qui soumettent les cœurs, mais que Satan soumet,
Vous les reconnaîtrez à des tares certaines :
La luxure a Luther ; l'orgueil tient Mahomet ;
Saint Jean, lui, marchait pur, aussi Jésus l'aimait.

Plus haut que les guerriers, plus haut que les poètes,
Peuple sur lequel souffle un vent mystérieux,
Dominant jusqu'au trône ébloui par les fêtes
Des Empereurs blanchis aux regards soucieux,
Et par-dessus la mer des peuples furieux,

A l'ombre de sa belle et haute basilique,
Dans Rome, où vous vivez, cendres du souvenir,
Gouvernant avec fruit sa douce République,
Qu'il mène vers le seul, vers l'unique avenir,
Jaloux de ne lever la main que pour bénir,

Le prêtre luit, vêtu de blanc, comme les marbres,
Dédoublement sans fin du Christ mystérieux,
Berger, comme Abraham qui campe sous les arbres ;
Toute la vérité veille au fond de ses yeux ;
Et maintenant, paissez, long troupeau, sous les cieux !

Les Mains

Aimez vos mains afin qu'un jour vos mains soient belles,
Il n'est pas de parfum trop précieux pour elles.
Soignez-les. Taillez bien les ongles douloureux,
Il n'est pas d'instruments trop délicats pour eux.

C'est Dieu qui fit les mains fécondes en merveilles;
Elles ont pris leur neige aux lys des Séraphins,
Au jardin de la chair, ce sont deux fleurs pareilles,
Et le sang de la rose est sous leurs ongles fins.

Il circule un printemps mystique dans les veines
Où court la violette, où le bluet sourit ;
Aux lignes de la paume ont dormi les verveines :
Les mains disent aux yeux les secrets de l'esprit.

Les peintres les plus grands furent amoureux d'elles,
Et les peintres des mains sont les peintres modèles.

Comme deux cygnes blancs l'un vers l'autre nageant,
Deux voiles sur la mer fondant leurs pâleurs mates,
Livrez vos mains à l'eau dans les bassins d'argent,
Préparez-leur le linge avec les aromates.

Les mains sont l'homme ainsi que les ailes, l'oiseau ;
Les mains chez les méchants sont des terres arides ;
Celles de l'humble vieille, où tourne un blond fuseau,
Font lire une sagesse écrite dans leurs rides.

Les mains des laboureurs, les mains des matelots
Montrent le hâle d'or des Cieux sous leur peau brune.
L'aile des goélands garde l'odeur des flots,
Et les mains de la Vierge un baiser de la lune.

Les plus belles parfois font le plus noir métier,
Les plus saintes étaient les mains d'un charpentier.

Les mains sont vos enfants et sont deux sœurs jumelles,
Les dix doigts sont leurs fils également bénis ;
Veillez bien sur leurs jeux, sur leurs moindres querelles,
Sur toute leur conduite aux détails infinis.

Les doigts font les filets et d'eux sortent les villes ;
Les doigts ont révélé la lyre aux temps anciens ;
Ils travaillent pliés aux tâches les plus viles,
Ce sont des ouvriers et des musiciens.

Lâchés dans la forêt des orgues le dimanche,
Les doigts sont des oiseaux, et c'est au bout des doigts
Que, rappelant le vol des geais de branche en branche,
Rit l'essaim familier des Signes de la Croix.

Servez vos mains, ce sont vos servantes fidèles ;
Donnez à leur repos un lit tout en dentelles.

Ce sont vos mains qui font la caresse ici-bas ;
Croyez qu'elles sont sœurs des lys et sœurs des ailes :
Ne les méprisez pas, ne les négligez pas,
Et laissez-les fleurir comme des asphodèles.

Portez à Dieu le doux trésor de vos parfums,
Le soir, à la prière éclose sur les lèvres,
O mains, et joignez-vous pour les pauvres défunts.
Pour que Dieu dans les mains rafraîchissent nos fièvres,

Pour que le mois des fruits vous charge de ses dons,
Mains, ouvrez-vous toujours sur un nid de pardons.

Et vous, dites, ô vous, qui, détestant les armes,
Mirez votre tristesse au fleuve de nos larmes,
Vieillard, dont les cheveux vont tout blancs vers le jour,
Jeune homme, aux yeux divins où se lève l'amour,
Douce femme mêlant ta rêverie aux anges,

Le cœur gonflé parfois au fond des soirs étranges,
Sans songer qu'en vos mains fleurit la volonté,
Tous, vous dites : « Où donc est-il, en vérité,
Le remède, ô Seigneur, car nos maux sont extrêmes ? »

— Mais il est dans vos mains, mais il est vos mains mêmes.

LE
CORPS & L'AME

Dieu fit votre corps noble et votre âme charmante.
Le corps sort de la terre et l'âme aspire aux cieux;
L'un est un amoureux et l'autre est une amante.

Dans la paix d'un jardin vaste et délicieux,
Dieu souffla dans un peu de boue un peu de flamme,
Et le corps s'en alla sur ses pieds gracieux.

Et ce souffle enchantait le corps, et c'était l'âme
Qui, mêlée à l'amour des bêtes et des bois,
Chez l'homme adorait Dieu que contemplait la femme.

L'âme rit dans les yeux et vole avec la voix,
Et l'âme ne meurt pas, mais le corps ressuscite
Sortant du limon noir une seconde fois.

Une flèche est légère et les éclairs vont vite,
Mais le mystérieux élan de l'âme est tel
Que l'ange qui veut bien lutter contre elle, hésite.

Dieu fit suave et beau votre corps immortel :
Les jambes sont les deux colonnes de ce temple,
Les genoux sont la chaise et le buste est l'autel.

Et la ligne du torse, à son sommet plus ample,
Comme aux flancs purs du vase antique, rêve et court
Dans l'ordre harmonieux dont la lyre est l'exemple.

Pendant qu'un hymne à Dieu, dans un battement court,
Comme au cœur de la lyre, une éternelle phrase
Chante aux cordes du cœur mélodieux et sourd.

Des épaules, planant comme les bords du vase,
La tête émerge, et c'est une adorable fleur
Noyée en une longue et lumineuse extase.

Si l'âme est un oiseau, le corps est l'oiseleur.
Le regard brûle au fond des yeux qui sont des lampes,
Où chaque larme douce est l'huile de douleur.

La mesure du temps tinte aux cloisons des tempes ;
Et les bras longs aux mains montant au firmament
Ont charitablement la sûreté des rampes.

Le cœur embrase et fond dans leur embrassement,
Comme sous les pressoirs fond le fruit de la vigne,
Et sur les bras croisés vit le recueillement.

Ni les béliers frisés, ni les plumes de cygne,
Ni la crinière en feu des crieurs de la faim
N'effacent ta splendeur, ô chevelure insigne,

Faite avec l'azur noir de la nuit, ou l'or fin
De l'aurore, et sur qui nage un parfum farouche,
Où la femme endort l'homme en une mer sans fin.

Rossignol vif et clair, grave et sonore mouche,
Frémis ou chante au bord des lèvres, douce voix !
Douce gloire du rire, épanouis la bouche !

Chaque chose du corps est soumise à tes lois,
Dieu grand, qui fais tourner la terre sous ton geste,
Dans la succession régulière des mois.

Tes lois sont la santé de ce compagnon leste
De l'âme, ainsi qu'un rythme est l'amour de ses pas,
Mais l'âme solitaire est joyeuse où Dieu reste.

La souffrance du corps s'éteint dans le trépas,
Mais la douleur de l'âme est l'océan sans borne :
Et ce sont deux présents que l'on n'estime pas.

Oh ! ne négligez pas votre âme ! L'âme est morne
Que l'on néglige, et va s'effaçant, comme au jour
Qui monte le croissant voit s'effacer sa corne.

Et le corps, pour lequel l'âme n'a pas d'amour,
Dans la laideur que Dieu condamne, s'étiole,
Comme un fou relégué dans le fond d'une cour.

La grâce de votre âme éclot dans la parole,
Et l'autre, dans le geste aimant les frais essors,
Au vêtement léger comme une âme qui vole.

Sachez aimer votre âme en aimant votre corps,
Cherchez l'eau musicale aux bains de marbre pâle,
Et l'onde du génie au cœur des hommes forts.

Mêlez vos membres lourds de fatigue, où le hâle
De la vie imprima son baiser furieux,
Aux gémissements frais que la Naïade exhale ;

Afin qu'au jour prochain votre corps glorieux,
Plus léger que celui des Mercures fidèles,
Monte à travers l'azur du ciel victorieux.

Dans l'onde du génie, aux sources sûres d'elles,
Plongez votre âme à nu, comme les bons nageurs,
Pour qu'elle en sorte avec la foi donneuse d'ailes !

Dans la nuit, vers une aube aux divines rougeurs,
Marchez par le sentier de la bonne habitude,
Soyez de patients et graves voyageurs.

Que cette jeune sœur charmante de l'étude
Et du travail tranquille et gai, la Chasteté,
Parfume vos discours et votre solitude.

La pâture de l'âme est toute vérité ;
Le corps, content de peu, cueille une nourriture
Dans le baiser mystique où règne la beauté.

Puisque Dieu répandit l'homme dans la nature,
Sachez l'aimer en vous, et d'abord soyez doux
A vous-mêmes, et doux à toute créature.

Si vous ne vous aimez en Dieu, vous aimez-vous ?

VOLUPTÉ

Plaisir, bourreau des cœurs, vendeur juré des âmes,
Ah ! trop longtemps tu pris le masque de l'amour
Au vestiaire impur des romans et des drames !

Voyageant sous son nom et suivi par ta cour
De Lovelaces fous et de Phèdres navrées,
Plaisir, tyran cruel, voici venir ton tour !

Ah ! trop longtemps tu fis, dans tes mornes Caprées,
Des corps humains liés à tes rouges poteaux,
De blancs Saint-Sébastiens pleins de flèches dorées ;

Et depuis trop longtemps roulé dans tes manteaux,
Tu te glisses le soir dans les tavernes saoules,
Où tu mets les hoquets et les coups de couteaux.

Renard caché qui mord le ventre obscur des foules!
N'es-tu pas las d'errer, épié dans tes nuits
Par le crime dans l'ombre horrible où tu te coules?

Père des sommeils lourds et des mornes ennuis,
N'es-tu pas las de boire au fond des yeux la vie,
Comme un soleil brutal boit l'ombre dans un puits?

— Tout ce qui vient de Dieu, tout ce qui fait envie:
La grâce des fronts purs, la force des lutteurs,
L'intelligence, lampe à Dieu même ravie,

Jusqu'à la voix qui vibre au gosier des chanteurs,
Jusqu'au trésor de pleurs qui tremble au cœur des femmes,
Tu fais passer sur tout tes souffles destructeurs.

Tu donnes jusqu'au goût des souffrances infâmes,
Et les petits enfants qui baissent leurs cils noirs,
Pâlissent au passage effrayant de tes flammes.

Tu glanes des savants aux plis de tes peignoirs,
Et tu domptes le cœur des rudes capitaines,
Rien qu'avec le parfum que jettent tes mouchoirs.

Tu traites les vertus d'atroces puritaines,
Mais leur cœur réfléchit, comme un lac de cristal,
La force et la douceur des étoiles hautaines.

Cependant, dur geôlier dont le poignet brutal
Ne se laisse fléchir par les cris de personne,
Tu peuples la prison autant que l'hôpital.

Tu te dis bon vivant, tu t'assieds sur la tonne,
Ton verre dans la main, tu chantes, et pourtant
Aux hideurs que tu fais la science s'étonne.

Tu couvres tous les fruits d'un air inquiétant ;
Ton appétit funèbre engloutirait le monde,
Pourvoyeur de la mort, qui n'est jamais content.

Que t'importe ! Tu ris sous ta perruque blonde,
Ou bien tu vas prêcher la modération,
Rhéteur païen, leurré par ta propre faconde.

Fils lugubre de l'homme, et sa punition,
Ennemi de l'amour, tu rêves la conquête
De sa gloire, et maudis sa noble passion...

Mais l'amour triomphant met le pied sur ta tête !

HYMNE

Amour qui voles dans les nues,
Baisers blancs, fuyant sur l'azur,
Et qui palpites dans les mues,
Au nid sourd des forêts émues ;

Qui cours aux fentes des vieux murs,
Dans la mer qui de joie écume,
Au flanc des navires, et sur
Les grandes voiles de lin pur ;

Amour sommeillant sur la plume
Des aigles et des traversins,
Que clame la sibylle à Cume,
Amour qui chantes sur l'enclume ;

Amour qui rêves sur les seins
De Lucrèce et de Messaline,
Noir dans les yeux des assassins,
Rouge aux lèvres des spadassins ;

Amour riant à la babine
Des dogues noirs et des taureaux,
Au bout de la patte féline
Et de la rime féminine ;

Amour qu'on noie au fond des brocs
Ou qu'on reporte sur la lune,
Cher aux galons des caporaux,
Doux aux guenilles des marauds ;

Aveugle qui suit la fortune,
Menteur naïf dont les leçons
Enflamment, dans l'ombre opportune,
L'oreille rose de la brune ;

Amour, bu par les nourrissons
Aux boutons sombres des Normandes :
Amour des ducs et des maçons,
Vieil amour des jeunes chansons ;

Amour qui pleures sur les brandes
Avec l'angelus du matin,
Sur les steppes et sur les landes
Et sur les polders des Hollandes ;

Amour qui voles du hautain
Et froid sourire des poètes
Aux yeux des filles dont le teint
Semble de fleur et de satin ;

Qui vas, sous le ciel des prophètes,
Du chêne biblique au palmier,
De la reine aux anachorètes,
Du cœur de l'homme au cœur des bêtes ;

De la tourterelle au ramier,
Du valet à la demoiselle,
Des doigts du chimiste à l'herbier,
De la prière au bénitier ;

Du prêtre à l'hérétique belle,
D'Abel à Caïn réprouvé ;
Amour tu mêles sous ton aile
Toute la vie universelle !

Mais, ô vous qui m'avez trouvé,
Moi, pauvre pêcheur que Dieu pousse,
Diseur de Pater et d'Ave,
Sans oreiller que le pavé,

Votre présence me soit douce.

Les Musées

Entrez dans les palais grands ouverts à la foule :
Un jour limpide y luit, l'heure paisible y coule,
Le pied rit au miroir des parquets précieux,
Et loin, dans les plafonds aussi hauts que les cieux,
Bleu séjour de la muse et du Dieu sous les voiles,
L'œil voit trembler des chars, des luths et des étoiles.

Sous la voûte, sur les paliers,
Par les rampes en fleurs et les grands escaliers,
Un courant d'air vaste circule :
Et douce est la fraîcheur où vous marchez,
Parmi le peuple blanc des marbres recherchés,
Saluez, c'est Vénus ; admirez, c'est Hercule !

Comme vous reposez les yeux,
O blancheur sombre des musées,

La fièvre de nos sens expire dans ces lieux,
Et nos âmes y sont largement amusées.

O génie, ô lent créateur,
Comme Dieu fait courir la sève dans les arbres,
Tu fais courir la vie aux lignes des beaux marbres ;
Et sur la pierre, à la hauteur
Des bras de la statue ou du col de l'amphore,
L'œil croit voir voltiger encore
Les mains illustres du sculpteur.

Alors notre cœur se rappelle
Le temps d'Auguste, l'âge où florissait Apelle !
Tous ceux dont un laurier pressait le front puissant,
Le pnyx sonore où rit la troupe des esclaves,
Les toges du forum, les plis des laticlaves,
César spirituel ! Sophocle éblouissant !

Rome, Athène ! O palais que la colline élève !
Vous, Romains, vous sculptez à la pointe du glaive ;
Et vous qui soupez chez les dieux,
Vous possédez la grâce et vous la versez toute,
Athéniens, et c'est chez vous que l'âme écoute
Le grand hymne muet qui chante pour les yeux,
Le long des lignes, sous la voûte
De vos temples mélodieux.

Des anciens, endormis au bruit frais des fontaines,
Les âmes en rêvant se promènent ici,
Caressant tous les fronts d'un regret adouci,
Et font, sur les lèvres hautaines
Des Romains et des Grecs et de Tibère aussi,
Chuchoter un long flot de paroles lointaines.

O belle antiquité, toute nouvelle encor !
Berce-nous de tes bons murmures,
Comme une abeille d'or
Que l'été de Paris prendrait aux roses mûres
Pour la jeter en Prairial,
Grisée
Et bourdonnante, autour de la salle apaisée,
Où, visiteur royal,
Par la vitre embrasée au feu de ses prouesses,
Le baiser du soleil vient dorer les déesses.

LES
CATHÉDRALES

Mais gloire aux cathédrales !
Pleines d'ombre et de feux, de silence et de râles,
Avec leur forêt d'énormes piliers
Et leur peuple de saints, moines et chevaliers,
Ce sont des cités au-dessus des villes,
Que gardent seulement les sons irréguliers
De l'aumône, au fond des sébiles,
Sous leurs porches hospitaliers.

Humblement agenouillées,
Comme leurs sœurs des champs dans les herbes mouillées,
Sous le clocher d'ardoise ou le dôme d'étain,
Où les angelus clairs tintent dans le matin,
Les églises et les chapelles
Des couvents,
Tout au loin vers elles,

Mêlent un rire allègre au rire amer des vents,
En joyeuses vassales ;
Mais elles, dans les cieux traversés de vautours,
Comme au cœur d'une ruche, aux cages de leurs tours,
C'est un bourdonnement de guêpes colossales.

Voyez, dans le nuage blanc
Qui traverse là-haut les solitudes bleues,
Par-dessus les balcons d'où l'on voit les banlieues,
Voyez monter la flèche au coq étincelant,
Qui, toute frémissante et toujours plus fluette,
Défiant parfois les regards trop lents,
Va droit au ciel se perdre, ainsi que l'alouette.
Ceux-là qui dressèrent la tour
Avec ses quatre rangs d'ouïes
Qui versent la rumeur des cloches éblouies,
Ceux qui firent la porte avec les saints autour,
Ceux qui bâtirent la muraille,
Ceux qui surent ployer les bras des arcs-boutants,
Dont la solidité se raille
Des gifles de l'éclair et des griffes du temps ;
Tous ceux dont les doigts ciselèrent
Les grands portails du temple, et ceux qui révélèrent
Les traits mystérieux du Christ et des Élus,
Que le siècle va voir et qu'il ne comprend plus ;
Ceux qui semèrent de fleurs vives
Le vitrail tout en flamme au cadre des ogives ;

Ces royaux ouvriers et ces divins sculpteurs
Qui suspendaient au ciel l'abside solennelle,
Dont les ciseaux pieux criaient dans les hauteurs,
N'ont point gravé leur nom sur la pierre éternelle ;
Vous les avez couverts, poudre des parchemins !
Vous seules les savez, vierges aux longues mains !

Vous, dont les Jésus rient dans leurs barcelonnettes,
Artistes d'autrefois, où vous reposez-vous ?
Sous quelle tombe où l'on prie à genoux ?
Et vous, doigts qui semiez
De saintes le portail où nichent les ramiers,
Et qui, dans les rayons dont le soleil l'arrose,
Chaque jour encor faites s'éveiller
La rosace, immortelle rose
Que nul vent ne vient effeuiller !
O cathédrales d'or, demeures des miracles
Et des soleils de gloire échevelés autour
Des tabernacles
De l'amour !
Vous qui retentissez toujours de ses oracles,
Vaisseaux délicieux qui voguez vers le jour !
Vous qui sacrez les rois, grandes et nobles dames
Qui réchauffez les cœurs et recueillez les âmes,
Sous votre vêtement fait en forme de croix !
Vous qui voyez, ô souveraines,
La ville à vos genoux courber ses toits !

Vous, dont les cloches sont fières de leurs marraines.
Comme un bijou sonore à l'oreille des reines !
Vous, dont les beaux pieds sont de marbre pur !
Vous, dont les voiles
Sont d'azur !
Vous, dont la couronne est d'étoiles !
Sous vos habits de fête ou vos robes de deuil,
Vous êtes belles sans orgueil !
Vous montez sans orgueil vos marches en spirales
Qui conduisent au bord du ciel,
O magnifiques cathédrales,
Chaumières de Jésus, Bethléem éternel !

Si longues, qu'un brouillard léger toujours les voile ;
Si douces, que la lampe y ressemble à l'étoile,
Les nefs aux silences amis,
Dans l'air sombre des soirs, dans les bancs endormis,
Comptent les longs soupirs dont tremble un écho chaste,
Et voient les larmes d'or où l'âme se répand,
Sous l'œil d'un Christ qui semble, en son calvaire vaste,
Un grand oiseau blessé, dont l'aile lasse pend.

Ah ! bienheureux le cœur qui, dans les sanctuaires,
Près des cierges fleuris qu'allument les prières,
Souvent, dans l'encens bleu, vers le Seigneur monta,
Et qui, dans les parfums mystiques, écouta

Ce que disent les croix, les clous et les suaires,
Et ce que dit la paix du confessionnal,
Oreille de l'amour que l'homme connait mal.
Avec sa grille étroite et son ombre sévère,
O sages, qui parliez autour du Parthénon,
Le confessionnal, c'est la maison de verre
A qui Socrate rêve et qui manque à Zénon !
Grandes ombres du Styx, me répondrez-vous : non ?

Ce que disent les cathédrales !
Soit qu'un baptême y jase au bord des eaux lustrales,
Soit qu'au peuple, autour d'un cercueil,
Un orgue aux ondes sépulcrales
Y verse un vin funèbre et l'ivresse du deuil,
Soit que la foule autour des tables
S'y presse aux repas délectables,
Soit qu'un prêtre vêtu de blanc
Y rayonne au fond de sa chaise,
Soit que la chaire y tonne ou soit qu'elle se taise,
Heureux le cœur qui l'écoute en tremblant !
Heureux celui qui vous écoute,
Vagues frémissements des ailes sous la voûte !

Comme une clé qui luit dans un trousseau vermeil,
Quand un rayon plus rouge aux doigts d'or du soleil
A clos la porte obscure au seuil de chaque église,

Quand le vitrail palpite au vol de l'heure grise,
Quand le parvis plein d'ombre éteint toutes ses voix,
O cathédrales, je vous vois
Semblables au navire émergeant de l'eau brune,
Et vos clochetons fins sont des mâts sous la lune;
D'invisibles ris sont largués,
Une vigie est sur la hune,
Car immobiles, vous voguez,
Car c'est en vous que je vois l'arche
Qui, sur l'ordre de Dieu, vers Dieu s'est mise en marche;
La race de Noé gronde encore dans vos flancs;
Vous êtes le vaisseau des immortels élans,
Et vous bravez tous les désastres,
Car le maître est Celui qui gouverne les astres,
Le pilote, Celui qui marche sur les eaux...
Laissez, autour de vous, pousser aux noirs oiseaux
Leur croassement de sinistre augure,
Allez, vous êtes la figure
Vivante de l'humanité;
Et la voile du Christ à l'immense envergure
Mène au port de l'éternité.



MORS & VITA

Souvenez-vous des humbles cimetières
Que voile, aux villages voisins,
Le pli d'un coteau pâle où pendent les raisins ;
Qu'éveille, au point du jour, l'air du casseur de pierres.
Seuls, les vieux fossoyeurs ont d'eux quelque souci ;
Et c'est à peine si —
Comme des brebis étonnées,
Loin du troupeau fumant des douces cheminées,
Loin du clocher, ce pâtre amoureux d'horizons —
Quelques maisons
Abandonnées,
Toutes fanées
Par les saisons,
Du vide de leurs yeux dans leur face hagarde,
Contemplent — par-dessus l'enclos au portail veuf
Parfois de l'auvent qui le garde —
La chapelle en ruine à la grande lézarde,

Les tertres anciens et les croix de bois neuf.

Mais l'été que l'ange envoie aux vallées,
Pour les églogues étoilées,
Aux grands blés roux buvant ses haleines de feu,
Et vers les rivières vermeilles —
L'été, sur un signe de Dieu,
Fait, avec ses rayons, de sauvages corbeilles
De ces asiles tout en fleurs où les abeilles,
Dans l'herbe haute et drue ainsi que des remords,
D'un long bourdonnement ensommeillent les morts.

A midi, le soleil silencieux qui tombe,
Grave, comme un chat d'or s'allonge sur la tombe,
Dont la blancheur brûle, éclatant,
Parmi l'argile rose ou les avoines folles,
Pendant que le lézard entend
Passer, dans les bruits vains et les vagues paroles,
La robe, ayant l'odeur de nos amours défunts,
De la Mort, mère et reine des parfums.

Tramée, avec les fils du rêve,
Voici s'assombrir l'heure où la lune se lève,
Et le lourd laboureur qui rentre, réfléchit,
Sur la route où l'air pur fraîchit,

Le long des murs sacrés, et son cœur croit entendre
Une voix étouffée ou tendre,
Dans la nuit bleue et noire ainsi que le corbeau...
La nuit donne la vie aux choses du tombeau.

Cependant, là-bas, dans les nécropoles,
Sur qui la nue ardente ébauche des coupoles,
Et qu'endorment les cris confus et les oiseaux
Des villes, dont le vaste oubli pèse à leurs os,
Une immobile multitude
Poursuit le même rêve en la même attitude ;
Et depuis tant d'hivers que les soleils lassés
Ne comptent plus les noms par les vents effacés,
Malgré leur solitude qui s'ennuie
Au cantique filtré sur leur front par la pluie,
Elles peuvent goûter encor des jours bénis,
Ces pauvres âmes désolées,
Vers la douce époque des nids,
Sous les funéraires feuillées,
Quand Mai, de sa main fine, aux grilles des caveaux
Attache des bouquets et des regrets nouveaux,
Ou quand leur commune patronne,
Leur fête, fait éclore une triste couronne :
Ce jour-là, plus d'un deuil charmant qui vient errer
Dans les sombres jardins, tressaille à rencontrer,
Sous les branches d'automne à peine encore vertes,
L'impériale odeur des tombes entr'ouvertes.

Et tous, ceux du village et ceux de la cité,
Ceux qui sourient d'avoir été
De gais bouviers dans la campagne,
Et ceux dont la statue en marbre est la compagne,
Ces morts que Dieu sema comme on sème le blé,
Tous dorment d'un sommeil si peu troublé,
Qu'il semble que la vie,
A ces mornes reclus,
Lugubrement ravie,
Ne doive jamais plus
Monter ni redescendre
Des yeux pleins de nuit noire au cœur tombant en cendre !

Aucun orchestre en floraison
Sous les bosquets royaux dans la chaude saison,
Aucune orfèvrerie amoncelant ses bagues,
Aucun océan soucieux
Des perles qu'il charrie aux plis lourds de ses vagues,
Aucun Messidor sous les cieux
Qui couvrent la splendeur des terres éventrées,
Ni le soleil de ces contrées
Où son regard luit si hautain,
Sur les monts que couronne une âpre odeur de thym,
Qu'il semble à la stupeur physique
Que le rayon fait la musique ;
Ni lune en fleur d'aucun été,
Ni comètes semant de diamants leur voie,

Ne roulent plus d'ivresse en versant plus de joie,
Que la solennelle clarté
Qui, tenant de la rose et de la primevère,
Jaillira par la fente en rumeur des cercueils,
Comme un vin parfumé des blessures du verre,
Quand, sonnant la fuite des deuils,
L'ange du Jugement, sur le tombeau du Juste,
Soulèvera la pierre avec un geste auguste !

FRATERNITÉ

Frère, ô doux mendiant qui chantes en plein vent,
Aime-toi, comme l'air du ciel aime le vent.

Frère, poussant les bœufs dans les mottes de terre,
Aime-toi, comme aux champs la glèbe aime la terre.

Frère, qui fais le vin du sang des raisins d'or,
Aime-toi, comme un cep aime ses grappes d'or.

Frère, qui fais le pain, croûte dorée et mie,
Aime-toi, comme au four la croûte aime la mie.

Frère, qui fais l'habit, joyeux tisseur de drap,
Aime-toi, comme en lui la laine aime le drap.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS.
Lb 53

Frère, dont le bateau fend l'azur vert des vagues,
Aime-toi, comme en mer les flots aiment les vagues.

Frère, joueur de luth, gai marieur de sons,
Aime-toi, comme on sent la corde aimer les sons.

Mais en Dieu, Frère, sache aimer comme toi-même
Ton frère, et, quel qu'il soit, qu'il soit comme toi-même.

Charité

Nourrissez votre cœur du feu des charités.
Filles du fils de l'homme, aux yeux pleins de clartés,
Aimez celle qu'un peuple appelle, politesse.
Avant Notre-Seigneur, savoir vivre, qu'était-ce ?
Quelque chose au dehors, mais au fond, presque rien.
Être civilisé, c'est bien ; poli, très bien ;
La politesse, fleur de l'homme charitable,
Règle notre attitude, et rit à notre table,
Et donne un sens exquis aux choses du repas.
Science qui s'apprend, et qui ne s'apprend pas ;
Code intime et profond, né dans la quiétude
Du cloître, et dont le monde après, fit son étude.
L'âme où passa Jésus, toujours en garde un pli,
Et c'est encor rester chrétien qu'être poli.
La politesse est reine et fait son doux royaume
Des cœurs purs, c'est un lys royal qui les embaume !

Non, celle qui se montre en chapeaux élégants,
Bien qu'un homme se lise aux couleurs de ses gants,
Ni celle qui fatigue, ou bien qui complimente,
Obligée à se taire à moins qu'elle ne mente ;
Mais celle-là qui règne avec simplicité,
Qui sait servir le miel pur de la vérité ;
Qui veut laisser chacun ou chacune à sa place,
Qui calme les transports, comme elle rompt la glace.

Parmi les charités, si légères au sol
Qu'elles foulent si peu, que l'on dirait un vol
Timide, à fleur de terre, ou d'ange ou d'hirondelle ;
Au nom des tout petits qui soupent sans chandelle,
Sous les arbres, les yeux dans leurs cheveux trop longs,
Et viennent d'Italie avec leurs violons ;
Du vieux joueur de flûte, aux mèches toutes grises,
Et du pauvre, à genoux sur le seuil des églises,
Qui marmotte une antienne ou qui froisse les grains
Du rosaire, à la fête où vont les pèlerins ;
Parmi les charités, porteuses d'escarcelles,
D'un vers reconnaissant, je veux célébrer celle
Qui passe en écoutant les plaintes des roseaux
Et qui donne aux petits comme on donne aux oiseaux !
Fais ton miel admirable, ô reine des abeilles,
Charité, donne encor tes jours, ton cœur, tes veilles ;
Jésus multiplia les poissons et les pains,

Voyez, dans ce palais, dont les plafonds sont peints,
Où les lustres ont plus de branches que les arbres,
Où le peuple des sphinx taillés au cœur des marbres
Garde la cour sonore et les vastes paliers,
Château plein de frontons, d'urnes et de piliers,
Cette royale enfant toute belle, qui foule,
Comme un jardin fleuri, l'éloge de la foule !
Eh bien, la charité qui lui parle à mi-voix
Saura lui retirer les bagues de ses doigts,
La perle éclose au coin de son oreille en flamme,
Sa chevelure où rit la gloire de la femme,
Sa chambre où le soleil allonge dans la paix
Sa large griffe d'or sur les tapis épais,
Ses miroirs éclatants, les servantes accortes,
Ce vestibule altier plein de dessus de portes
Où des gens dont le vent chiffonne le manteau
Sont poudrés par Boucher et fardés par Watteau,
Et l'œil de ces bergers diseurs de douces choses,
Les grands vases de fleurs, où Sèvre a peint les roses !
Ses pieds si délicats chaussés de gros souliers,
Sa taille consacrée à d'humbles tabliers,
Sous sa coiffe de tulle et d'épingles légères,
L'enfant ira, parmi les âmes étrangères,
Fermer les yeux des morts, coudre le drap fatal,
Ou, sous les crucifix des murs de l'hôpital,
Au chevet d'un mourant dont la bouche blasphème
Pour lui dire : « Je suis votre sœur qui vous aime ! »

Cette charité-là se nomme amour divin.
Elle enivre les cœurs, plus forte que le vin.
Père des charités, dont le père pardonne,
Jésus, ô doux Jésus, pour qu'enfin l'on se donne
A vous, dont on tient l'âme et le cœur que l'on a,
Vous qui changiez en vin l'eau claire de Cana
Qui chantait en entrant sonore au col des vases,
Changez la boue en or dans nos cœurs lourds de vases.
Vous qui rendiez la vue à ceux dont les bâtons
Tâtent le pied des murs, nous marchons à tâtons,
Et nous sommes des sourds, et la pierre est pareille
A nous. Maître, mettez le doigt sur notre oreille !
Vous, dont l'ordre, au soleil qui sur le peuple luit,
Tirait Lazare blanc des brumes de la nuit,
Seigneur, ressuscitez aussi nos cœurs de roche,
S'il est vrai, ô Seigneur, que votre règne approche !

PAUVRETÉ

Qui donc fera fleurir toute la pauvreté ?
Quand Jésus a quitté le ciel, il l'a quitté
Pour une étable ; il est charpentier, il travaille ;
Né sur l'or, mais sur l'or mystique de la paille,
Entre l'âne et bœuf, l'ignorance et l'erreur,
Lui qui pouvait choisir un berceau d'empereur,
Qu'aurait ému le pied rieur des chambrières,
Préfère une humble crèche où l'ange est en prières !
Certes l'argent est bon, l'or est délicieux,
Mais l'un ouvre l'enfer, l'autre ferme les cieux ;
L'un sait glacer le cœur, l'autre étouffer les âmes ;
L'or met sa clarté louche où l'amour met ses flammes,
L'or est un soleil froid ; le soleil chauffe et luit,
Car il est fils du ciel ; l'or est fils de la nuit :
A pleins bords pour le crime, et rare pour l'aumône,
Il coule, et la famille où sonne son flot jaune,

S'écroule au bruit joyeux des pièces de vingt francs !
Et plus ils sont dorés, moins les baisers sont francs.
L'or est un mal où l'homme, hélas ! cherche un remède.
Sitôt qu'il crie et souffre, il l'appelle à son aide
Pour vêtir sa misère et combler avec lui
Son cœur vide, et le gouffre amer de son ennui.
Grâce à l'argent, le mal trône et rit sur la terre.
A son contact banal, quelle âme ne s'altère ?
Jésus était-il riche, et Pierre l'était-il ?
Une humble barque, ouvrant sa voile de coutil,
C'est peu — même en comptant le souffle de la brise.
Cette voile a grandi ; voyez-là, c'est l'Église !

Travaillez, c'est la règle, enrichissez-vous, mais
Restez pauvres d'esprit. Laissant les fiers sommets,
Les lys, pour s'élancer, ont mieux aimé les plaines,
Et quant aux dons du ciel : « Aux pauvres, les mains pleines. »
Dieu ne visite pas le riche orgueilleux, non !
Pauvre, Jésus le fut, ne voulant d'autre nom.
Mais Jésus l'est toujours, mais son cri monte encore.
Tout pauvre que la fièvre et que la soif dévore,
C'est Jésus. Tout petit qui va pieds nus, c'est Lui.
Notre ennemi sans pain, est-ce encore Jésus ? Oui.
Être pauvre, avant tout, c'est aimer la sagesse,
Et l'on peut l'être, même aux bras de la richesse ;
Être riche, avant tout, c'est n'aimer que l'argent,
Et l'on peut l'être, même en étant indigent !

Être riche d'esprit, désirer, c'est la gêne,
C'est river à son pied une bien lourde chaîne ;
Être pauvre d'esprit, c'est être libre. Eh bien !
Aimez la liberté, n'appartenez à rien,
Pas même au lit qui s'ouvre à votre échine lasse,
Pas même à votre habit ; il est au temps qui passe.

Toute la pauvreté, disais-je en commençant,
La mauvaise richesse, elle est dans notre sang :
Elle est dans nos pourpoints, elle est dans notre code
Et fait l'opinion, comme elle fait la mode.
O pauvreté, la France entende votre voix !
France riche d'esprit, beaucoup trop riche en lois,
L'esprit de pauvreté, voilà l'esprit pratique
Qui doit ensoleiller la sombre politique ;
Le roi, ton noble époux, César, un sombre amant,
Sont loin de ta pensée, ô France, en ce moment !
Le front coiffé des plis d'une laine écarlate,
La liberté te rit, la liberté te flatte :
C'est un ange éclatant, qui semble un lutteur noir,
Radieux comme l'aube et beau comme le soir,
Car il porte, pareil aux séraphins de l'ombre,
Un masque étincelant sur son visage sombre.
Tu n'as pas peur? C'est bien. Tu veux le suivre? allons.
Mais ne va pas saisir le ciseau des félons,
Et du fier inconnu dont tu fus curieuse,
Sinistrement rogner l'aile mystérieuse.

Ne lui mets pas de loi perfide autour du cou,
S'il n'est pas une brute, arrière le licou !
Qu'il puisse au grand soleil, marcher nu dans l'arène,
Et tordre toute chose en sa main souveraine,
Et retremper toute âme en sa cuve qui bout.
Alors nous pourrons voir qui restera debout,
La sagesse divine ou la sagesse humaine,
Si c'est le nom obscur que cet ange ramène,
Ou le nom lumineux dans chaque étoile écrit,
Et si c'est Robespierre ou si c'est Jésus-Christ !



HUMILITÉ

I

L'esprit des sages te contemple,
Mystérieuse Humilité,
Porte étroite et basse du Temple
Auguste de la vérité !
Vertu que Dieu place à la tête
Des vertus que l'ange au ciel fête ;
Car elle est la perle parfaite
Dans l'abîme du siècle amer ;
Car elle rit sous l'eau profonde,
Loin du plongeur et de la sonde,
Préférant aux écrins du monde
Le cœur farouche de la mer.

C'est vers l'Humilité fidèle
Que mes oiseaux s'envoleront ;
Vers les fils, vers les filles d'elle,
Pour sourire autour de leur front ;
Vers Jeanne d'Arc et Geneviève
Dont l'étoile au ciel noir se lève,
Dont le paisible troupeau rêve,
Oublieux du loup qui s'enfuit ;
Douces porteuses de bannière,
Qui refoulaient, à leur manière,
L'impur Suffolk vers sa tanière,
L'aveugle Attila dans sa nuit.

Sur la lyre à la corde amère
Où le chant d'un dieu s'est voilé,
Ils iront saluer Homère
Sous son haillon tout étoilé.
Celui pour qui jadis les Iles
Et la Grèce étaient sans asiles,
Habite aujourd'hui, dans nos villes,
La colonne et le piédestal ;
Une fontaine à leur flanc jase,
Où l'enfant puise avec son vase,
Et la rêverie en extase,
Avec son urne de cristal.

Loin des palais sous les beaux arbres
Où les paons, compagnons des dieux,
Traînent dans la blancheur des marbres
Leurs manteaux d'azur, couverts d'yeux ;
Où, des bassins que son chant noie
L'onde s'échevèle et poudroie :
Laissant ce faste et cette joie,
Mes strophes abattront leur vol,
Pour entendre éclater, superbe,
La voix la plus proche du Verbe,
Dans la paix des grands bois pleins d'herbe
Où se cache le rossignol.

Lorsqu'au fond de la forêt brune
Pas une feuille ne bruit,
Et qu'en présence de la lune
Le silence s'épanouit,
Sous l'azur chaste qui s'allume,
Dans l'ombre où l'encens des fleurs fume,
Le rossignol qui se consume
Dans l'extatique oubli du jour,
Verse un immense épithalame
De son petit gosier de flamme,
Où s'embrasent l'accent et l'âme
De la nature et de l'amour !

II

C'est Dieu qui conduisait à Rome,
Mettant un bourdon dans sa main,
Ce saint qui ne fut qu'un pauvre homme,
Hirondelle de grand chemin ;
Qui laissa tout son coin de terre,
Sa cellule de solitaire,
Et la soupe du monastère,
Et son banc qui chauffe au soleil,
Sourd à son siècle, à ses oracles,
Accueilli des seuls tabernacles,
Mais vêtu du don des miracles
Et coiffé du nimbe vermeil.

Le vrai pauvre qui se délabre,
Lustre à lustre, été par été,
C'était ce règne, et non saint Labre
Qui lui faisait la charité
De ses vertus spirituelles,
De ses bontés habituelles,
Léger guérisseur d'écrouelles,
Front penché sur chaque indigent,
Fière statue enchanteresse
De l'autorité que Dieu dresse
Au bout du siècle de l'ivresse,
Au seuil du siècle de l'argent.

Je sais que notre temps dédaigne
Les coquilles de son chapeau,
Et qu'un lâche étonnement règne
Devant les ombres de sa peau ;
L'âme en est-elle atténuée ?
Et qu'importe au ciel sa nuée,
Qu'importe au miroir sa buée,
Si Dieu splendide aime à s'y voir !
La gangue au diamant s'allie :
Toi, tu peins ta lèvre pâlie,
Luxure, et toi, vertu salie,
C'est là ton fard mystique et noir.

Qu'importe l'orgueil qui s'effare,
Ses pudeurs, ses rébellions !
Vous, qu'une main superbe égare
Dans la crinière des lions,
Comme elle égare aux plis des voiles,
Où la nuit a tendu ses toiles,
Aldébaran et les étoiles,
Frères des astres, vous, les poux
Qu'il laissait paître sur sa tête,
Bon pour vous et dur pour sa bête,
Dites, par la voix du poète,
A quel point ce pauvre était doux !

Ah ! quand le Juste est mort, tout change :
Rome, au saint mur, pend son haillon,
Et Dieu veut, par des mains d'Archange,
Vêtir son corps d'un grand rayon ;
Le soleil le prend sous son aile,
La lune rit dans sa prunelle,
La grâce, comme une eau ruisselle,
Sur son buste et ses bras nerveux ;
Et le saint, dans l'apothéose
Du ciel ouvert comme une rose,
Plane, et montre à l'enfer morose
Des étoiles dans ses cheveux !

Beau paysan, ange d'Amette,
Ayant aujourd'hui pour trépieds
La lune au ciel, et la comète
Et tous les soleils sous vos pieds ;
Couvert d'odeurs délicieuses,
Vous, qui dormiez sous les yeuses,
Vous, que l'Église aux mains pieuses
Peint sur l'autel et le guidon,
Priez pour nos âmes, ces gouges,
Et pour que nos cœurs, las des bouges,
Lavent leurs péchés noirs et rouges
Dans les piscines du pardon.

III

Aimez l'humilité ! c'est elle
Que les Mages de l'Orient,
Coiffés d'un turban de dentelle,
Et dont le Noir montre en riant
Un blanc croissant qui l'illumine,
Offrant sur les coussins d'hermine
Et l'or pur et la myrrhe fine,
Venaient, dans l'encens triomphant,
Grâce à l'étoile dans la nue,
Adorer — sur la paille nue,
Au fond d'une étable inconnue,
Dans la personne d'un enfant.

Ses mains qui sont des fleurs écloses,
Aux doux parfums spirituels,
Portent de délicates roses,
A la place des clous cruels.
Ecarlates comme les baies
Dont le printemps rougit les haies,
Les cinq blessures de ses plaies
Dont l'ardeur ne peut s'apaiser,
Semblent ouvrir au vent des fièvres,
Sur sa chair pâle aux blancheurs mièvres,
La multitude de leurs lèvres
Pour l'infini de son baiser.

Au pied de la croix découpée,
Sur le sombre azur de Sion,
Une figure enveloppée
De silence et de passion,
Immobile et de pleurs vêtue,
Va grandir comme une statue
Que la foi des temps perpétue,
Haute assez pour jeter sur nous,
Nos deuils, nos larmes et nos râles,
Son ombre aux ailes magistrales,
Comme l'ombre des cathédrales
Sur les collines à genoux.

Près de la blanche Madeleine,
Dont l'époux reste parfumé
Des odeurs de son urne pleine,
Près de Jean, le disciple aimé,
C'est ainsi qu'entre deux infâmes,
Honni des hommes et des femmes,
Pour le ravissement des âmes,
Voulut éclore et se flétrir
Celui qui, d'un cri charitable,
Appelant le pauvre à sa table,
Était bien le Dieu véritable
Puisque l'homme l'a fait mourir !

Maintenant que Tibère écoute
Rire le flot, chanter le nid,
Olympe ! un cri monte à ta voûte,
Et c'est : Lamma Sabacthani !
Les dieux voient s'écrouler leur nombre,
Le vieux monde plonge dans l'ombre,
Usé comme un vêtement sombre
Qui se détache par lambeaux,
Un empire inconnu se fonde,
Et Rome voit éclore un monde
Qui sort de la douleur profonde
Comme une rose du tombeau !

Des bords du Rhône aux bords du Tigre
Que Néron fasse armer ses lois,
Qu'il sente les ongles du tigre
Pousser à chacun de ses doigts ;
Qu'il contemple, dans sa paresse,
Au son des flûtes de la Grèce,
Les chevilles de la négresse
Tourner sur un rythme énervant ;
Déjà, dans sa tête en délire,
S'allume la flamme où l'Empire
De Rome et des Césars expire
Dans la fumée et dans le vent !

IV

Humilité ! loi naturelle !
Parfum du fort ! fleur du petit !
Antée a mis sa force en elle,
C'est sur elle que l'on bâtit.
Seule, elle rit dans les alarmes.
Celui qui ne prend pas ses armes,
Celui qui ne voit pas ses charmes
A la clarté de Jésus-Christ,
Celui-là, sur le fleuve avide
Des ans profonds que Dieu dévide,
Aura fui, comme un feuillet vide
Où le Destin n'a rien écrit !

Chasteté

Louez la chasteté, la plus grande douceur,
Qui fait les yeux divins et la lèvre fleurie,
Et de l'humanité tout entière une sœur.

C'est par elle, que l'âme à l'âme se marie ;
Par elle, que le cœur du cœur est écouté ;
C'est le lys de Joseph ; le parfum de Marie.

Elle est arbre de force ; elle est fleur de beauté ;
Elle sait détacher le cœur de toutes choses,
Et sans elle, il n'est pas d'entière charité.

La volupté viole et déchire les roses,
Sa fleur, c'est le dégoût, son fruit, c'est la laideur,
Son sourire est cruel dans ses apothéoses.

Elle est la rose impure, et sa lugubre odeur
Attire un désir noir comme une horrible mouche ;
Elle est l'eau d'amertume et le pain de fadeur.

De Vesper qui se lève à Vénus qui se couche,
Aimez la chasteté, la plus belle vertu,
Née aux lèvres du Christ adorable et farouche.

Ce fauve, le plaisir, à vos seuls pieds s'est tu,
Maître, qui revêtez de blanc la Madeleine
Pour le plus saint combat que l'homme ait combattu.

Couronnement divin de la sagesse humaine,
La chasteté sourit à l'homme et le conduit ;
L'homme avec elle est roi, sans elle tout le mène.

La sagesse ! Sans Elle un baiser la détruit ;
Nul n'a contre un baiser de volonté suprême ;
Nul n'est sage le jour, s'il n'est chaste la nuit.

Nul n'est sage vraiment qui ne l'épouse et l'aime
Dans l'esprit de beauté, dans l'esprit de bonté,
Et nul chaste sans vous, Seigneur, chasteté même !

L'esprit gouverne en elle avec lucidité,
Trop viril pour gémir, assez puissant pour croire.
Et sans elle, il n'est pas d'entière liberté !

Aimez la chasteté, la plus douce victoire
Que César voit briller, qu'il ne remporte pas ;
Dont les rayons, Hercule, effaceront ta gloire.

Le monde est une cage où le mal au front bas
Est la ménagerie, et la dompteuse forte
Est cette chasteté portant partout ses pas.

Elle entre dans la cage ; elle en ferme la porte ;
Elle tient sous ses yeux tous les vices hurlants,
Si jamais elle meurt, l'âme du monde est morte.

Mais elle est Daniel sous ses longs voiles blancs ;
Daniel ne meurt pas, car Dieu met des épées
Dans ses deux yeux qui sont des yeux étincelants.

Dans les fleurs, aux plis blancs de sa robe échappées,
Suivez sa chevelure au vent, comme le chien
Suit la flûte du pâtre au temps des épopées.

Elle va dissipant deux maux qui ne sont rien
Qu'un peu d'aveuglement et qu'un peu de fumée :
Le mépris du bonheur et la honte du bien.

Elle apporte sa lampe à notre nuit charmée ;
Dans notre lourd silence, elle éveille ses chants,
Et sa lèvre adorable est toute parfumée.

Ses yeux ont la gaîté de l'aube sur les champs ;
Elle allie en son cœur, dévoué même aux brutes,
A la haine du mal l'amour pour les méchants.

Elle force le seuil des plus viles cahutes,
Et des plus noirs palais les mieux clos au soleil.
Sa corde ceint les reins des braves dans les luttes.

Elle cueille humblement, dans la joie en éveil,
Les lauriers les plus verts des plus nobles conquêtes,
Sans vieux fracas d'acier, ni dur clairon vermeil.

Elle rit aux dangers comme on rit dans les fêtes,
Devant ployer un jour tout sous sa volonté,
Plus grande, ô conquérants, que le bruit que vous faites.

Et sans elle, il n'est pas d'entière majesté !

IDYLLE

Dieu sait bien que la femme est maîtresse de l'homme.
Mais l'époux généreux, chez l'épouse économe,
S'ils sont deux bons chrétiens en un cœur bien fondus,
Libre, vit dans la paix, loin des jougs défendus.
Simple, comme un enfant qui partage une orange,
Il fait toujours deux parts de tout fruit mûr qu'il mange.
Il choisit les meilleurs qui sont les fruits permis :
C'est un sage content du monde où Dieu l'a mis.
Pauvre, il a les trésors profonds de l'Évangile,
Riche, il tient ses greniers grands ouverts sur la ville.
Quand le soir vient, l'étoile à sa lampe sourit ;
Couple qui s'épousa sous les yeux de l'Esprit.
Rébecca dont le cœur battit à grands coups d'aile,
En voyant Isaac sortir au-devant d'elle,
Isaac dont le cœur en fête remarqua
L'anneau d'or fin qui luit au nez de Rébecca,

Étaient moins saintement amoureux l'un de l'autre,
Que ces époux, courbés au souffle de l'apôtre,
Quand leur âme aspira, près du cierge éclairé,
Le parfum frais qui sort du vieux texte sacré.
Comme il est bon et droit, que Jésus est son maître,
S'il parle, elle a des yeux ravis de se soumettre ;
Qu'elle parle, il écoute, heureux de se plier
Aux désirs purs d'un cœur que Jésus sut lier.
Tous deux savent le prix des torts que l'on pardonne.
Au milieu des enfants que le Seigneur leur donne,
Ils laissent se mêler aux fils d'or éclatants
Les fils sombres qui sont au dévidoir du temps.
L'époux travaille ; il est ouvrier ou poète ;
Il explique aux siens Dieu dont le ciel est la fête.
Un enfant vous écoute avec tant d'appétit :
C'est innocent, c'est bon, c'est grave, c'est petit.
Elle, quand elle file, un bras hors de la manche,
Elle a l'air de filer son âme en laine blanche,
Et son cœur doux s'écoule aux ondes de son lait,
Flot parfumé, pareil au flot pur qui coulait
Du sein sacré sur qui Dieu, tout petit, ne bouge
Que sa lèvre d'enfant, humble fleurette rouge.
Dans la neige du linge et les tulles au vent,
Voilà la mère avec son sourire vivant,
Dont la chambre s'échauffe et dont l'ombre s'éclaire.
Femme aux seins mûrs, miracle, ô reine populaire !
Majesté des grands cils abaissés sur l'enfant :
Il s'abandonne, il dort. Un baiser le défend !

Le père le contemple, un rire sur la bouche.
Il est tel que, devant une rose farouche,
Un bon peintre amoureux de la gloire des fleurs.
Tous vivent dans le calme et les claires couleurs !
O chaleur maternelle ! ô prière qui vole !
O bouches ébauchant la première parole !
Chère tribu, petit peuple qui grandissez,
Mère qui d'une main délicate emplissez
De feuilles et de fruits les faïences fleuries,
Père au sourire plein de chaudes causeries,
Servante qui tournez au bruit clair des sabots :
Si vous êtes sereins, même avec des tombeaux,
Si vous gardez entier l'amour de la famille,
Dont la laine encor moins que l'honneur vous habille,
Si vous restez amis, quoi ! n'est-ce pas un peu
Parce qu'à tous vos soins vous savez mêler Dieu,
Qu'il vous tient sous son aile et qu'il vous a plu d'être
Unis par Jésus-Christ et bénis par son prêtre !

COUPLES PRÉDESTINÉS

Peut-être un jour l'époux selon l'amour, l'épouse
Selon l'amour, selon l'ordre d'Emmanuel,
Sans que lui soit jaloux, sans qu'elle soit jalouse,

Leurs doigts libres pliés au travail manuel,
Fervents comme le jour où leurs cœurs s'épousèrent,
Nourriront dans leur âme un feu venu du ciel ;

Le feu du dieu charmant que les bourreaux brisèrent,
Le feu délicieux du véritable amour,
Dont les âmes des Saints lucides s'embrasèrent ;

Tourterelle et ramier, au sommet de leur tour
Mystique, ils placeront leur nid sur lequel règne
La chasteté, couleur de l'aurore et du jour,

L'entière chasteté, celle où l'âme se baigne,
Qui prend l'encens de l'âme et les roses du corps,
Que symbolise un lys et que l'enfant enseigne ;

Celle qui fait les saints, celle qui fait les forts,
Mystérieuse loi que notre âme devine
En voyant les yeux clos et les doigts joints des morts.

Rêvant de Nazareth, sous cette loi divine,
Ils fondront leurs regards et marieront leurs voix,
Dans l'idéal baiser que l'âme s'imagine ;

Qu'ils dorment sur la planche ou sur le lit des rois,
Le monde les ignore, et leur secret sommeille
Mieux qu'un trésor caché sous l'herbe au fond des bois.

La nuit seule le conte à l'étoile vermeille ;
Pour eux, laissant la route aux cavaliers fougueux,
Dans le discret sentier où l'âme les surveille,

Ils ne sont jamais deux, le nombre belliqueux,
Jamais deux, car l'amour sans fin les accompagne,
Toujours *Trois*, car Jésus est sans cesse avec eux.

Paisibles pèlerins à travers la campagne
Et la ville, où leurs pieds fleurent l'odeur du thym ;
Et l'époux reste amant, et la Vierge est compagne.

De l'aurore de soie au couchant de satin,
Leur doux travail embaume, et leur pur sommeil prie,
De l'étoile du soir à celle du matin.

Ce sont des enfants blancs de la Vierge Marie,
Rose de l'univers par la simplicité,
Et mère glorieuse autant qu'endolorie.

C'est elle qui leur ouvre, étonnant de clarté,
Sur ses genoux un livre où leur cœur voit le rêve,
Sous son manteau céleste et bleu comme l'été.

Pudique autant que Jeanne, autant que Geneviève,
L'épouse file et songe au lys du charpentier ;
L'époux travaille et songe à l'innocence d'Ève.

Avec sa main trempée au flot du bénitier,
Chaque jour dans l'Église où son âme s'abreuve,
Les doigts fiers de tourner les pages du psautier,

Pour les pauvres amours qui marchent dans l'épreuve,
Les membres de Jésus dont le faubourg est plein,
Pour le lit du vieillard et l'habit de la veuve,

Elle file le chanvre, elle file le lin,
Comme elle file aussi le sommeil du malade,
Et le rire innocent du petit orphelin.

Musique d'or du cœur qui vibre et persuade,
Sa parole fait croire et se mettre à genoux
Le plus méchant, qu'elle aime ainsi qu'un camarade.

Elle est plus sérieuse et meilleure que nous ;
Il n'a que les beaux traits de notre ressemblance ;
Couple prédestiné, délicieux époux !

Ils ont la joie, ils ont l'amour par excellence !
Leurs cœurs extasiés de grâce sont vêtus ;
Car ils ont dépouillé toute la violence.

Sortis forts des combats vaillamment combattus,
Ils font vaguer leur corps et se mouvoir leur âme
Dans le jardin vivant de toutes les vertus.

Pour plaire à la beauté pure qui les réclame,
Elle veut demeurer intacte, ainsi qu'un fruit,
Dans la virginité naturelle à la femme.

Docile au rayon d'or qui traverse sa nuit,
Écoutant vaguement le monde qui va naître,
Comme des grandes eaux dont on entend le bruit.

Pour lui, content d'aimer Jésus et de connaître
Le sens prodigieux de ses simples discours,
Il met en Dieu son cœur, ses sens et tout son être,

Respirant l'humble fleur de ses chastes amours,
Ne prenant que l'odeur de la race éternelle,
Ne cueillant pas le fruit qui réjouit toujours.

Car cette part amère à la race charnelle,
C'est la part du mystère et la part du lion,
Et c'est votre avenir, Seigneur, qui couve en elle.

Car nous sommes les fils de la rébellion ;
Nos fronts sont irrités, et nos cœurs taciturnes,
Et la mort est pour nous la loi du talion.

Fils du désir d'Adam sous des ailes nocturnes,
Engendrés hors la loi des chastes paradis,
Nous errons sur la terre, et puisons dans nos urnes

Avec des vins impurs l'oubli des jours maudits ;
Partageant nos trésors tout pleins de convoitise,
Tel qu'autour d'une table un groupe de bandits.

Mais peut-être qu'un jour, sous les yeux de l'Église,
Verra luire l'époux comme un diamant pur,
Et l'épouse fleurir comme une perle exquise.

Et ce couple idéal brûlera d'un feu sûr.

DANS
LES TEMPS
QUE JE VOIS

Alors si l'homme est juste et si le monde est sage,
Offrant tout à Jésus, sa joie et ses douleurs,
Ceux-là, dont le poète apporte un doux message,
Viendront comme un bel arbre épanouit ses fleurs.

Alors si l'Homme est sage et si la Vierge est forte,
Tous les enfants divins du royaume charmant
Dont l'esprit du poète entre-bâille la porte,
Tous les prédestinés, dès le commencement,

Ceux que le monde attend dans l'ombre et dans le rêve,
Ceux qu'implorent les jours, ceux que nomment les nuits,
Éloignés par Adam et refusés par Ève,
Viendront, comme sur l'arbre on détache les fruits.

Qu'ils sont beaux, les enfants que le Seigneur envoie !
Leur face est éclatante et leur esprit vainqueur ;
Conçus dans la justice, enfantés dans la joie,
Comme ils comblent nos yeux, ils comblent notre cœur !

Ils grandissent autour de leur mère fleurie,
Près du lait virginal, sous les chastes tissus,
Et ce sont des Jésus et des Sainte Marie
A qui sourit Marie, à qui sourit Jésus !

Que leurs rêves sont purs ! que leur pensée est belle !
Comme ils tiennent le ciel dans leurs petites mains !
S'ils songent tout à coup, c'est Dieu qui les appelle ;
Quand nous nous égarons, ils savent les chemins.

Quand on offre, prenant ; donnant, quand on demande ;
Ils grandissent. L'amour fait ces adolescents
Dociles à la voix de l'époux qui commande ;
Tous ces rois sont soumis, ces dieux, obéissants !

Comme ils sont beaux ! Jetant sur nos laideurs un voile,
Qu'ils portent de jolis vêtements de couleurs.
Le soleil est vivant sur leur front, et l'étoile
Rit derrière leurs cils avec leur âme en fleurs !

Avec leur chevelure éparse sur leurs têtes,
Bouclant le long du dos, les bras nus dans le vent,
Ce sont des laboureurs et ce sont des poètes,
Aimant tous les travaux que l'on fait en rêvant.

Ils ont le regard sûr des yeux que rien n'étonne,
Et sur le terrain neuf de nos lucidités,
Comme les semeurs bruns sur les labours d'automne,
Ils vont ouvrir leurs mains pleines de vérités.

Ensemençant les cœurs, ensemençant les terres,
Répandant autour d'eux les grains et la leçon,
Ils viennent préparer en leurs doux ministères,
La moisson annuelle et la sainte moisson.

Comme au temps des troupeaux, comme au temps des églogues,
Avec leurs courts sayons aux poils longs et soyeux,
Ce sont de fins bergers et de bons astrologues,
Lisant au fond du ciel comme au fond de nos yeux.

Charmés de se plier à la règle commune,
En cadençant leurs pas, en modulant leurs voix,
Sous leurs vêtements blancs et doux comme la lune,
Ils marchent au soleil dans les temps que je vois.

Ce sont des vignerons et des maitres de danse,
Buvant, à pleins poumons, l'air joyeux des matins,
Et des grammairiens parlant avec prudence,
La lèvre façonnée aux vocables latins.

Ce sont des charpentiers et des tailleurs de pierre,
De divins ouvriers dont le ciel est content,
Et dont l'art qui rayonne a fleuri la paupière,
Aimant tous les travaux que l'on fait en chantant.

Ce sont des peintres doux et des tailleurs tranquilles,
Sachant prêter une âme aux plis d'un vêtement,
Et suspendre des cieux aux plafonds de nos villes,
Aimant tous les travaux que l'on fait en aimant.

Plus charmants que les Dieux de marbre Pentélique,
C'est l'Olympe, ô Seigneur, rangé sous votre loi ;
C'est Apollon chrétien, c'est Vénus catholique,
Se levant sur le monde enchanté par sa foi.

Par ces fleurs du pardon, par ces fruits de la preuve,
Au lieu de ces jardins tristement dévastés,
Vous rendez un Éden à l'humanité veuve,
Seigneur, roi des Printemps! Seigneur, roi des Étés!

Et les lys les plus purs, les roses souveraines,
Et les astres des nuits, les longs ciels tout en feu,
Sur les pas de ces rois, sous les yeux de ces reines,
Filles du Fils Unique, enfants du fils de Dieu,

S'inclinent, car ils sont la gloire du mystère,
La promesse du ciel paternel et clément,
Qui va refleurissant les rochers de la terre,
Sous l'azur rajeuni de l'ancien firmament !

L'AMOUR DE L'AMOUR

I

Aimez bien vos amours ; aimez l'amour qui rêve
Une rose à la lèvre et des fleurs dans les yeux ;
C'est lui que vous cherchez quand votre avril se lève,
Lui dont reste un parfum quand vos ans se font vieux.

Aimez l'amour qui joue au soleil des peintures,
Sous l'azur de la Grèce, autour de ses autels,
Et qui déroule au ciel la tresse et les ceintures,
Ou qui vide un carquois sur des cœurs immortels.

Aimez l'amour qui parle avec la lenteur basse
Des *Ave Maria* chuchotés sous l'arceau ;
C'est lui que vous priez quand votre tête est lasse,
Lui, dont la voix vous rend le rythme du berceau.

Aimez l'amour que Dieu souffla sur notre fange,
Aimez l'amour aveugle, allumant son flambeau,
Aimez l'amour rêvé qui ressemble à notre ange,
Aimez l'amour promis aux cendres du tombeau!

Aimez l'antique amour du règne de Saturne,
Aimez le dieu charmant, aimez le dieu caché
Qui suspendait, ainsi qu'un papillon nocturne,
Un baiser invisible aux lèvres de Psyché!

Car c'est lui, dont la terre appelle encore la flamme,
Lui, dont la caravane humaine allait rêvant,
Et qui, triste d'errer, cherchant toujours une âme,
Gémissait dans la lyre et pleurait dans le vent.

Il revient ; le voici : son aurore éternelle
A frémi comme un monde au ventre de la nuit,
C'est le commencement des rumeurs de son aile;
Il veille sur le sage, et la vierge le suit.

Le songe que le jour dissipe au cœur des femmes,
C'est ce Dieu. Le soupir qui traverse les bois,
C'est ce Dieu. C'est ce Dieu qui tord les oriflammes,
Sur les mâts des vaisseaux et les faîtes des toits.

Il palpite toujours sous les tentes de toile,
Au fond de tous les cris et de tous les secrets,
C'est lui que les lions contemplent dans l'étoile ;
L'oiseau le chante au loup qui le hurle aux forêts !

La source le pleurait, car il sera la mousse,
Et l'arbre le nommait, car il sera le fruit,
Et l'aube l'attendait, lui, l'épouvante douce
Qui fera reculer toute ombre et toute nuit.

Le voici qui retourne à nous, son règne est proche,
Aimez l'amour, riez ! aimez l'amour, chantez !
Et que l'écho des bois s'éveille dans la roche,
Amour dans les déserts, amour dans les cités !

Amour sur l'Océan, amour sur les collines !
Amour dans les grands lys qui montent des vallons !
Amour dans la parole et les brises câlines !
Amour dans la prière et sur les violons !

Amour dans tous les cœurs, et sur toutes les lèvres !
Amour dans tous les bras, amour dans tous les doigts !
Amour dans tous les seins et dans toutes les fièvres !
Amour dans tous les yeux et dans toutes les voix !

Amour dans chaque ville, ouvrez-vous, citadelles !
Amour dans les chantiers, travailleurs, à genoux !
Amour dans les couvents, anges, battez des ailes !
Amour dans les prisons, murs noirs écroulez-vous !

II

Mais adorez l'Amour terrible qui demeure
Dans l'éblouissement des futures Sions,
Et dont la plaie, ouverte encor, saigne à toute heure
Sur la croix, dont les bras s'ouvrent aux nations.

APHORISMES

APHORISMES

Aimer la Vérité,
C'est aimer dans son cœur une Naïade blanche.
Le peintre la demande aux rires des couleurs.



Sans la beauté de Dieu, le cœur de l'homme est sombre.



Quelquefois le génie est le mot d'un enfant.



Souvent sous un méchant se cache un malheureux.

Soyez doux ; pardonnez. Vos pardons, Dieu les compte.



Seigneur ! Amour terrible et Bonté redoutable !
Que l'Esprit de Bonté nous rassemble à sa table,
Et qu'il partage à tous le vin et le froment.



Riches, rappelez-vous les paroles divines ;
Couronnés d'or, songez aux couronnes d'épines.



Je n'ai pas tenu sous mes doigts
Une lyre orgueilleuse et rare,
Mais un pauvre instrument barbare
Taillé dans l'arbre de la croix.

Savoir aimer suffit, savoir aimer délivre.
Ames simples et cœurs souffrants, vivons ce livre.

Fin des Poèmes d'Humilis.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DE J.-G.-N. DIT HUMILIS

PAR LÉONCE DE LARMANDIE

I

Vers la fin de l'année 1878, figurant encore en qualité d'employé minuscule au ministère de..., par une fin d'après-midi d'octobre, maussade et brumeuse, je longeais mélancoliquement le quai d'Orsay pour rentrer en mon galetas de jeune homme pauvre, sis rue de Lille, hôtel des Ambassadeurs (ô ironie des noms!).

Depuis la rue de Grenelle j'avais remarqué, me précédant de quelques pas, un homme petit, brun et trapu, portant à peu près mon âge, à la démarche nonchalante et au regard triste. Je m'étais intéressé, par désœuvrement à la rencontre de cet inconnu, et avais pris plaisir à le suivre le long de la rue de Bellechasse d'abord, puis sur les trottoirs du quai en remontant vers la Caisse des Consignations.

Passant devant la caserne aujourd'hui démolie, et remplacée par la gare d'Orléans, l'individu s'arrêta, considéra pendant quelques secondes une poterne qui

semblait condamnée, tira de sa poche un morceau de craie et traça quelques lignes avec une lenteur méthodique, d'ailleurs sans la moindre hésitation. Je m'arrêtai et lus ceci :

> Les vers des tourlourous sont toujours amusants.
> Ils retracent d'abord leurs gestes paysans ;
> Se plaignent que d'écus on ne les couvre guère,
> Préfèrent constamment leur payse à la guerre.

Je songeai que, du fait de ce quatrain, la poésie française ne se trouvait point prodigieusement enrichie, — l'opulence des rimes mise à part. — Le poète se retournant tout à coup, avec brusquerie, me dit à brûle-pourpoint :

— Vous aussi, vous êtes du ministère ?

— Mais oui.

— Je vous ai vu sortir.

— Dans quel bureau êtes-vous ?

— Chez Magnabal.

— Malheureux ! que je vous plains !

— Et vous ?

— Chez Dumesnil. Cela vaut un peu mieux. Et je lui demandai son nom.

— J.-G.-N., me répondit-il, — arrière-petit-neveu *moral* de Joseph-Benoît Labre. — Je ne vous demande pas votre nom à vous, je sais que vous êtes le fameux L...

— Pourquoi fameux ?

— On vous dit original et peu soumis.

— Eh bien ! cher monsieur J.-G.-N., nous pouvons, je crois, nous appareiller.

— Si vous voulez. J'ai un millier de vers à peu près semblables à ceux que vous venez de lire. Je les appelle mes *casernicrs*. Je ne trouve pas d'éditeur ; L... ne les trouve pas intéressants ; J... me demande 500 francs. N'estimez-vous pas cela absurde ?

— Tout à fait.

— Adieu, monsieur, à demain.

Quelques heures plus tard, je pris chez mon concierge une liasse de papiers. C'étaient les vers annoncés de J.-G.-N. Ils valaient tous à peu près ceux tracés sur la porte de la caserne. Le lendemain, au ministère, interrogeant les uns et les autres, — les réponses que j'obtins me semblèrent unanimes.

Et ce rêveur, ce morose, renâclant sur la besogne, griffonnait de temps à autre des vers peu convenables ; le chef de division, Magnabal, le qualifiait de mauvais employé ; ses camarades le traitaient de « *Loufoque* » ; son sous-chef disait : « Pour être un fou, c'en est un ; mais j'estime qu'il y a quelque chose d'intéressant dans cette tête soucieuse et triste. »

II

Je quittai le ministère vers 1880 et pendant dix-huit mois n'entendis plus parler de J.-G.-N. Nous ne nous

rencontrâmes point et ne daignâmes point nous rechercher l'un l'autre. Au printemps de 81, exactement le 18 mars, traversant la Seine au Pont des Saints-Pères, j'aperçus mon J.-G.-N. qui, d'un geste de prédicateur, le visage grave et recueilli, l'attitude componctionnée, et le regard mystique, m'arrêta.

— Vous voilà? me dit-il.

— Mais oui.

— Je ne vous demande par comment vous allez, ni si vous avez bien dormi cette nuit, nous avons de plus graves questions à traiter ensemble.

— La caserne?

— Peut-être.

— Benoît Labre.

— Pourquoi pas? C'est le plus grand des Saints, du reste j'ai poétisé sa crasse.

— Ah! tiens!

— Sapiens nihil affirmat quod non probet — Voulez-vous seulement m'entendre?...

— Je suis tout oreilles.

Et J.-G.-N. récita :

Je sais que notre temps dédaigne
Les coquilles de son chapeau,
Et qu'un lâche étonnement règne
Devant les ombres de sa peau.
L'âme en est-elle atténuée?
Et qu'importe au ciel sa nuée,
Qu'importe au miroir sa buée,

Si Dieu splendide aime à s'y voir !
La gangue au diamant s'allie,
Toi, tu peins ta lèvre pâlie
Luxure..., et toi, Vertu salie :
C'est là ton fard mystique et noir.

J'étais abasourdi. Cet homme bizarre et incohérent se trouvait être un grand poète. — Sans prendre garde à mon ébahissement, J.-G.-N. me questionna ainsi :

— Êtes-vous catholique ?

— Certes.

— Bon catholique ?

— Aussi bon que possible, avec le cortège des faiblesses humaines, vous savez·

— Ah ! il n'en faut pas.

— Il n'en faudrait pas.

— Allez-vous à la messe ?

— Oui.

— Vous confessez-vous ? Communiez-vous ?

— A tout le moins une fois l'an.

— Quelle tiédeur ! Il faut plus de zèle dans le service du Seigneur.

— Je ne suis pas un saint.

— Vous avez tort... Faites-vous maigre ?

— La plupart du temps.

— Jeûnez-vous ?

— Ah ! cela...

— Comment, vous ne jeûnez pas ? Vous n'êtes pas un bon chrétien. Les vers que je viens de vous dire font

partie d'un grand poème édifié à la gloire de la religion. Si vous voulez l'entendre ?...

— Certes.

— Mais vous jeûnerez ?

— Nous verrons.

— Non, non, vous jeûnerez ! Je veux faire de vous un bon chrétien, et sans le jeûne, vous savez...

— Écoutons toujours vos poèmes.

— Dans la rue ?

— Non, allons au café Vonflie...

— Allons, mais, voyez-vous, le jeûne est de rigueur sans cela vous ne matez pas la chair.

Par la rue des Saints-Pères, la rue du Cherche-Midi et la rue du Regard nous nous acheminâmes vers le numéro 2 de la rue Notre-Dame-des-Champs, le célèbre café Vonflie, où s'écoulèrent bien des heures joyeuses de ma jeunesse.

Nous nous attablâmes au fond de l'estaminet, et j'offris à dîner à mon compagnon qui fit d'abord quelques difficultés.

— Je vous assure, mon cher, que pour se préparer à réciter les louanges du Très-Haut, mieux vaudrait faire jeûne.

— Je ne suis pas de votre avis, vous réciterez mal et j'entendrai plus mal encore.

— Vous insistez pour la manducation.

— J'insiste.

— Je vous cède. J'ai tort.

— Mangeons.

Le jeûneur montra un appétit superbe; il but assez abondamment pour qu'une légère ébriété se manifestât sur son visage. Puis subitement il s'assoupit pendant trois quarts d'heure.

A son réveil, reprenant le cours de ses idées, il poursuivit : — Ah! mon cher, comme nous avons eu tort de ne pas jeûner! Il faut être si pur pour chanter les louanges de Dieu, il faut ressembler à mon arrière-grand-oncle moral Benoît Labre, même par...

— J.-G.-N. je vous écoute.

Mon acolyte ferma les yeux et joignit les mains; nous étions seuls au fond de la salle faiblement éclairée et le patron Vonflie, avec sa tête bienveillante et grimaçante de genius loci, veillait sur notre tranquillité. Il était neuf heures et demie du soir. D'une voix blanche, avec une lenteur extrême et en une pose extatique, J.-G.-N. se mit à incanter son œuvre; s'arrêtant toutes les cinq minutes, il poursuivit sa psalmodie extraordinaire et renversante jusqu'aux périodes les plus avancées de la nuit. L'heure légale de la fermeture était depuis longtemps passée. J'étais stupéfait, ébloui, écrasé.

Cet homme étrange venait de me faire entendre le plus bel hymne à la gloire divine que j'eusse ouï jamais; supérieur aux chœurs d' « Athalie », aux « Méditations » de Lamartine, à « Sagesse » de Verlaine.

De suite je m'écriai : — Quand publiez-vous?

— Rien ne presse.

— Comment! tout presse... c'est la gloire et l'argent...

— Et la Sainte Humilité, Satan que vous êtes.

— Bah!

— Mauvais chrétien!

— Aussi bon que vous.

— Nous aurions dû jeûner.

— Votre appétit fut superbe!

— J'ai eu tort... j'en vais faire pénitence... vous allez être cause que je passerai ce reste de nuit agenouillé sur une règle d'acier; et ce n'est pas drôle, croyez-le.

— Je le crois.

— Avez-vous essayé cette fructueuse mortification?

— Jamais.

— Voulez-vous me tenir compagnie?

— J'aime mieux écouter d'autres vers, étendu dans un bon fauteuil.

— Votre religion est molle.

— Avez-vous un manuscrit?

— Tout est encore dans mon souvenir.

— Transcrivez donc pour moi.

— A quoi bon! vous m'invitez au péché d'orgueil.

— Simplement au métier de copiste, — dans l'intérêt du ciel.

— Dieu n'a pas besoin de nous.

— Triple fou, allez!

— J'imite de loin... ou plutôt je m'efforce d'imiter l'arrière-grand-oncle moral, l'incomparable Labre. —

Vous venez de voir qu'après la mort, la Vermine se change en un déluge d'étoiles.

— C'est juste

III

Peu de mois après, les puissances du ministère qui n'avaient pas pardonné à J.-G.-N., une inutile mais retentissante expédition lui firent entendre que sa démission serait favorablement accueillie. Le poète ne marchanda point cette satisfaction aux mandarins de la rue de Grenelle; il remplit ensuite une promesse faite en me confiant le fameux manuscrit de la doctrine de l'amour; mais avec l'injonction de ne le montrer à qui que ce fût.

— Ce livre, si jamais il existe, me dit-il, sera intitulé la doctrine de l'Amour et sera signé G.-N. Humilis.

— C'est bien didactique, je préférerais : Gloria in excelsis.

— Le démon de l'orgueil, soyez donc humble.

— Et vous, pratique, soignez donc la gloire.

— Ma gloire c'est l'imitation de...

— Oui, je sais.

. . . . . .

J.-G.-N. commençait d'ailleurs à haïr son œuvre, son chef-d'œuvre. Il rengainait ainsi : « Il faut être humble avant tout, penser à Labre, à mon cher grand saint. Et puis vraiment, mes vers sont trop imparfaits, en pré-

sence du grand sujet qu'ils ont osé traiter. C'est de la pure folie ; j'étais fou quand je les écrivis.

. . . . . .

Après son départ du ministère, J.-G.-N. fit la connaissance d'un brave maronite nommé le père Spath qu'il appela de suite pour le moderniser, disait-il, Spath fluor. Ce Spath était en excursion de quêtes au pays latin. Le poète fut enthousiasmé par les récits de ce moine d'outre-Méditerranée et se décida à l'accompagner au Liban. Son absence devait se prolonger environ deux années. Je me réjouis intérieurement de cet exode à la pensée des magnifiques poèmes que notre ami était susceptible de nous rapporter, après avoir considéré de son œil de voyant les pays bibliques. A son retour de Palestine J.-G.-N. m'exhiba un gros poème intitulé : *Les Valentines*. Hélas ! *Les Valentines* d'une bonne facture d'ailleurs, ne rappelaient guère le chantre inspiré des divines splendeurs.

A force de recherches et de supplications il avait obtenu de je ne sais quel malheureux imprimeur, la composition de l'ouvrage et je le vois encore débarquant chez moi, tout guilleret, avec les épreuves complètes sous le bras.

— Mon cher ami, s'écria-t-il, vous allez me rendre un grand service.

— Quoi ?

— Oh ! rien, j'en demande pardon à Dieu, aux hommes et à vous. J'étais fou ; je suis revenu des idées saines.

Je veux simplement vous prier, vous conjurer, vous supplier de me faire une préface.

— J'aimerais mieux préfacier la doctrine de l'amour.

— Ne parlons plus de ce livre.

— Comment ?

Non, je vous en prie. Et, à ce propos, vous allez me rendre le manuscrit, c'est à brûler.

— Vous êtes fou.

— Je l'étais quand j'ai composé ces inepties.

— Vous l'êtes en ce moment.

— Non, c'est vous ; mais enfin j'en reviens à mes moutons ; voulez-vous préfacier les *Valentines?*

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je vous l'ai dit ; j'aime mieux l'autre.

— Ah ! fou, triple fou, un livre romantique ! J'étais encore sous l'influence de ce crétin (*sic*) d'Hugo à l'intention duquel j'ai fait, du reste, ce vers qui est bon :

Bobine de rimeur gâteusement sonore (!).

— Vous avez fait mieux.

— C'est un de mes meilleurs. Ah ! mon cher, Hugo et toute sa secte quelle misère ! Parlez-moi de Malherbe qui faisait trente vers par an ; de Scarron, de l'immortel Scarron qui conduisit sa femme jusqu'au lit du grand roi.

— Je préfacierai.

— Oui, je vous ennuie, n'est-ce pas ?

— Non.

— Vous n'êtes pas de mon avis ?

— Non.

— Mais vous ferez ce que je vous demande !

— Oui.

— Bon, encore un mot.

— Oui.

— Sur les difficultés de votre tâche.

— Oui.

— Il faut que vous démontriez que ce livre des *Valentines*, d'apparence légère...

— Oui.

— Que ce livre est identique dans le fond au misérable factum mort-né que vous aimiez tant ; seulement qu'il est beaucoup mieux pensé et considérablement mieux écrit.

— Vous désirez ce blasphème ?

— Oui.

— Vous l'aurez.

— Et je veux quelque chose de convaincu.

— Ça mon cher !...

— Ah ! voyons ! vous n'êtes pas persuadé ?

— Non.

— Vous êtes fou.

— Avez-vous demandé à Sainte-Croix ?

— Il est fou.

— A D'Artois.

— Il est fou.

— A Dierx, à Bloy, à Marguerite, à Delahaye ?...

— Fous, mon cher, tous fous !!!

— Vous ne me nommez que des fous, et vous oubliez de vous ajouter à la série.

— Et vous même ?

— J'ai seul la vision exacte.

— Je préfacierai ; et la récompense ?

— Choississez.

— Laissez-moi encore l'*autre* quelque temps.

— Vous êtes décidément fou à lier. Ce livre est damné, il expiera dans les flammes la honte d'avoir failli voir le jour.

. . . . . .

J'accomplis exactement ma promesse et confectionnai une préface à la fois subtile et macaronique pour démontrer l'identité d'un poème licencieux et vulgaire, et des plus belles pages mystiques qui aient été écrites.

En huit jours je bâclai le travail. J.-G.-N. fut enchanté : « A la bonne heure, s'écria-t-il, vous revenez au bon sens. Ah ! Malherbe, le grand homme !

— Vous allez publier.

— Vraisemblablement.

. . . . . .

J.-G.-N. ne publia pas les *Valentines*, il fut pris de tardifs scrupules, détruisit les épreuves, y compris ma préface et trouva même le moyen de faire anéantir la composition. On m'a dit cependant qu'un éditeur bien connu conserve un exemplaire des épreuves.

IV

Désigné pour faire le cours de dessin dans les lycées de la ville de Paris, car il avait un assez joli crayon, le poète est pris soudain d'un accès de démence, dans les circonstances suivantes. Un jour au début de sa classe, il dit à ses élèves : « Le dessin n'est pas tout, il y a aussi la musique, et je n'admets que la musique sacrée. Ne me parlez pas de Wagner, voilà un homme qui a été proclamé un génie pour avoir orchestré bruyamment des légendes complexes. Et il se met à psalmodier les vêpres liturgiques. On l'interne à Bicêtre, où M. de Larmandie va le voir un jour. Il se trouva en présence d'un homme doux, soumis spirituel, qui a même parfois sur les choses de la vie de judicieuses opinions. Mais Humilis réprouve toujours son chef-d'œuvre.

— Ah! mon cher, mes vers mystiques! Un blasphème pur et simple méritant l'excommunication, si n'intervenait pas l'indulgence toute spéciale de la cour de Rome.

— Comment cela ?

— Mon cher, il n'y a que les soutanes qui aient le droit de traiter ces sujets, un laïque s'expose à des hérésies, et l'hérésie dame! c'est le fagot. Et tenez une autre preuve de la miséricorde divine : mon séjour ici est mon expiation ; je paye ma folie poétique par une clôture dans une maison de fous, car ils me croient fou, c'est à

se tordre, c'est fantastique ! Moi, un des hommes les plus lucides de ma génération.

Je répondis :

— Évidemment. Êtes-vous bien nourri ?

— Bien mieux que Benoît Labre.

— Vous ne vous plaignez de rien ?

— Non, sauf qu'on m'empêche d'aller à vêpres pour éviter, disent-ils, d'alimenter mon mysticisme ; mais je leur en joue une niche ? Je connais ma liturgie et mes rubriques sur le bout du doigt, ils ne veulent pas que j'entende les vêpres..., je les chante... Les fous ont tous les droits. Or, je suis officiellement fou.

— Que dirai-je à vos amis ?

— Rien ; d'abord, je n'ai pas d'amis.

— Et Sainte-Croix ?

— Il m'a offensé en louant mon affreux livre.

— Mais, moi aussi je le loue.

— Ah ! oui, mais chez vous, c'est une toquade, une monomanie, sur ce point particulier vous êtes fou, fou à enfermer. Des aliénistes consciencieux vous enverraient ici me tenir compagnie.

— Vous n'avez aucune commission pour personne ?

— Vous donnerez un sou de ma part au garçon de l'hôtel Saint-Joseph.

— Un sou ?

— Oui, mon cher vous trouverez que c'est peu ; c'est chez moi une question de délicatesse.

— Ah ! bah !

— Ce sou je ne l'ai pas, je suis obligé de vous dire avancez-le-moi n'est-ce pas ? Eh bien ! si je vous demandais cent sous vous la trouveriez mauvaise et vous auriez raison... vous voyez bien que je ne suis pas fou, je suis très lucide, avouez-le donc...

— Oui, c'est évident.

— Dites partout que je suis sain d'esprit,

Simplement j'expie
Un travail impie
Le plus insensé des duels [1]
Et quelques plaisirs sensuels.

Vous voyez que je rime encore, et que j'improvise : tel Sophocle devant ses juges quand ses filles voulurent le faire interdire.

. . . . . .

V

L'administration s'était enfin, sur mes remontrances, lassée de garder dans ses murs un aliéné si tranquille, si paisible, de si bonne composition, ni agité, ni brutal, exagérant simplement quelques exercices mystiques. Dès qu'il eut quitté l'asile, J.-G.-N. fut violemment repris de sa haine folle contre son grand ouvrage, de sa rage de destruction à l'égard du chef-d'œuvre ; il cribla

[1] Un duel sans aventure fâcheuse, mais qui avait provoqué son renvoi du ministère.

de lettres, de visites, d'interrogations tous ceux qu'il soupçonnait détenir une portion quelconque de ce poème.

Prévenu à temps de cet excès d'autophagie, je fis copier à la hâte « la Doctrine de l'Amour » et fus en mesure de rendre au poète son propre manuscrit lorsqu'il me le réclama. En vingt-cinq ans, j'ai dû faire faire trente-deux copies. Le rusé compère ne me tint pas quitte : Il exigea ma parole que je n'avais rien gardé en ma possession. Je fus aussi loyal que l'on doit être avec un esprit égaré, tout en conservant la volonté d'empêcher la disparition d'une merveille. Je ne pratiquai aucun mensonge. Je demandai trois semaines pour apprendre l'œuvre ; il me les accorda ne croyant pas à la puissance de ma mémoire, je consacrai un temps énorme à apprendre ses deux mille huit cents vers. J'ai une mémoire assez précieuse qui me permit d'effectuer ce labeur. Je dis à l'homme : je n'ai plus rien à vous matériellement :

— Comment l'entendez-vous ? demanda-t-il anxieux.

— J'ai appris vos vers, ils sont dans ma tête et pour le moment nulle part ailleurs : vous ne pouvez m'empêcher de les savoir.

— Vous pouvez retenir un semblable amas d'insanités. Je suis incrédule.

— Peu importe vous êtes prévenu, vous ne pourrez jamais m'accuser de félonie.

Il réfléchit quelques instants et finit par me dire :

— Vous allez me donner une nouvelle parole d'hon-

neur, celle de ne pas décharger votre mémoire sur un papier quelconque avant deux ans.

— Eh bien, soit répliquai-je, vos poèmes resteront dans ma cervelle pendant deux fois trois cent soixante-cinq jours... après je ne réponds de rien.

— Vous n'en pourrez retenir que des bribes.

— Consolez-vous avec cet espoir.

Et il partit moins rassuré qu'il ne voulait le paraître. Il commença par livrer aux flammes la copie péniblement reconquise, puis organisa avec sagacité une série de traquenards où il essaya de me faire tomber, doutant malgré tout de la véracité de ma déclaration.

Je reçus bien en ces temps-là dans l'espace d'un semestre une douzaine de visites émanant de gens totalement inconnus qui voulaient se renseigner sur le grand œuvre dont j'avais été, dont je devais être encore, disaient-ils, le détenteur. Je ne bronchai pas et ne pouvais broncher, je me bornai à réciter quelques fragments à ces braves espions auxquels du reste je ne laissai prendre aucune note.

Quand les deux années furent révolues, je dictai presque intégralement « la Doctrine de l'Amour ».

J.-G.-N. tenta bien par quelques lettres et par quelques visites de nouvelles enquêtes, je ne répondis plus qu'évasivement et par l'affirmation nette d'un fait absolument vrai : J'avais appris les deux mille huit cents vers.

Je fis faire à cette époque une grande quantité de

copies par surcroît de précautions, pour pouvoir au besoin en livrer à l'incendie.

Je ne m'occupai encore point de l'impression, confiant dans l'avenir ; je demeurai même plusieurs années sans parler de J.-G.-N. et sans penser au trésor que je gardais.

Un jour, séant à ma délégation, en l'hôtel des Gens de Lettres, j'eus mon attention attirée par une discussion qui avait lieu devant la porte de l'immeuble. Le concierge, bien dressé, se refusait absolument à laisser monter un mendiant à douteuse mine. J'intervins... ce mendiant n'était autre que l'ami J.-G.-N. portant un accoutrement bien fait pour hérisser contre lui tous les portiers et tous les chiens.

— Ah ! mon cher, lui criai-je, plein d'une émotion très sincère, vous voilà donc.

— Me voilà.

— Je suis prêt à tout pour vous, mon cher ami, mais il faudrait adopter une méthode de vie rationnelle.

— Je n'en ai jamais eu.

— Et le résultat...

— Je ne me plains pas du résultat, saint Labre était plus dénué que moi.

— Ah ! vous marchez toujours dans l'orbite de ce Bienheureux ?

— Plus que jamais. C'est le Saint des Saints.

— Et le manger, et le couvert ?

— Je puis vivre avec 300 francs par an.

— Eh ! eh ! C'est bien juste.

— Mettons 400.

— Oui, mettons... Mais pour les mettre, il faut les trouver.

— Oh !... mes amis.

— Ne sont pas riches.

— Le ministère...

— Très paternel, c'est vrai, mais un peu indisposé.

— Et la Providence, vous avez l'air de la compter pour rien.

— Il ne faut pas la tenter.

— Je la prie et je vis encore.

— Plutôt mal.

— Nous ne sommes pas sur la terrre pour vivre bien, mais pour bien vivre.

— Vous avez un instrument en main, servez-vous-en.

— Lequel ? Les sportules ?

— Non ; votre fameux volume.

— Une horreur ! que j'ai détruite.

— Que j'ai conservée dans ma mémoire.

— La bonne blague.

— Je vous le prouverai.

— Ne m'en parlez plus.

— Je ne cesserai de vous en parler.

— Bonsoir. Je reviendrai.

J.-G.-N. se remontra au bout de quinze jours, épuisé, hâve, mourant de faim.

— Je consens enfin... si vous trouvez toujours la chose à propos, me dit-il, d'une voix sourde, la tête baissée,

comme un homme faisant un aveu honteux de faiblesse et de pusillanimité, je consens à la publication du fameux livre que vous aimez.

— Victoire ! m'écriai-je, vraiment transporté de joie, après vingt-cinq ans !...

— Vous me remettrez le manuscrit ?

— Je vous demande huit jours pour le dicter à un scribe.

Huit jours plus tard, je livrai à J.-G.-N. la copie désirée ; il se mit à lire attentivement.

— Mais, me dit-il, au bout de quelques instants, ces vers ne sont pas miens. Je ne les reconnais pas.

— Vous plaisantez.

— Non, en vérité... Je consens cependant à les corriger, mais il me faudra plusieurs années. — Malherbe, je vous l'ai déjà dit, ne faisait que trente vers par an. — Puis-je avoir l'outrecuidance de vouloir dépasser ce modèle ?

. . . . . .

Après cette déclaration qui équivalait à une négation, sur le conseil des autres amis du poète, et des plus grands écrivains de notre temps, je conclus qu'il n'y avait rien à faire de concert avec J.-G.-N. En somme, je possédais son consentement à l'impression, il me l'avait formellement donné, quoique non franchement. Puis, au fait, les rubicons et les coups d'État n'ont jamais été pour m'épouvanter.

VI

On me demandera peut-être pourquoi j'ai déployé tant de dévouement et tant de zèle pour une œuvre qui n'est pas mienne. Le fait est, que je dois stupéfier considérablement ces affreuses petites crapules qu'on appelle les *arrivistes*. — Ai-je agi par amitié pour J.-G.-N. ?... En partie sans doute, je mentirais à dire tout à fait ; il y a eu ma ferveur pour l'œuvre ; mon désir ardent d'enrichir les Lettres françaises et mondiales d'une pierre précieuse infiniment rare ; mes qualités sont surtout disciplulaires et d'admiration, j'admire de tout mon cœur ce que je juge admirable ; jusqu'à cette époque avancée de ma vie, je n'ai jamais occupé une situation de premier plan, mais j'ai été un lieutenant général incomparable. Que cette petite vanterie me soit permise ! Ce qui me fait chérir le poème de J.-G.-N., c'est qu'il est archi-artistique ; la littérature religieuse est encombrée de tant de fadaises, de tant de sottises, de tant de Saint-Sulpiceries de tout calibre, sans cœur, sans âme, sans art, même sans vérité, avec la seule bonne intention, plutôt faite pour paver l'enfer que pour réjouir le ciel, que j'ai été transporté de joie, en trouvant des vers mystiques dignes d'être applaudis par toute l'intellectualité humaine.

Je serai certainement approuvé de tout le public

artiste, je me moque de l'autre. Si Léonard n'eut enfanté qu'une œuvre, je ne dis même pas saint Jean, mais seulement Bacchus, et qu'il eût voulu subséquemment détruire cette toile, la reconnaissance des siècles ne serait-elle pas acquise à celui, qui, violentant le caprice de l'auteur, eut conservé une telle œuvre au monde.

Pour rester sur ce plan littéraire, les amis de Virgile n'ont-ils pas gardé à la postérité la merveilleuse Enéide que le doux poète, la jugeant imparfaite, avait destinée aux flammes. Je dédaigne de plaider les circonstances atténuantes. Je me vante et m'enorgueillis de ce que j'ai fait.

Je suis plus fier de cette plaquette d'un inconnu conservée, que des cent ouvrages issus de moi-même. Comme les explorateurs des villes mortes, j'ai dérobé et caché dans mon cœur, pour les restituer au soleil, les joyaux d'un roi disparu. Après une bataille acharnée d'un quart de siècle contre un fantôme, une de ces étreintes de nuées, dont parle Baudelaire, et qui vous rompent les bras, j'ai arraché une merveille à la destruction, je l'ai traitée comme un orfèvre qui découvre un trésor enfoui sous la terre, j'ai trié respectueusement les saphirs et les perles, les rubis et les émeraudes, mêlés à l'argile et à la poussière. J'ai intitulé l'œuvre par deux mots empruntés à l'avant-dernier vers : *Savoir aimer*. Enfin après vingt-cinq ans, j'ai eu l'heur de trouver un admirable auxiliaire, l'aide et l'appui de *La Poé-*

tique, la ferme et consciente admiration de son directeur, Saint-Chamarand, dévoué comme moi-même à l'œuvre du grand poète J.-G.-N. Humilis et à l'entreprise de son apothéose.

LÉONCE DE LARMANDIE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS.

TABLE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS

PREMIÈRE PARTIE

ALLOCUTION DE M. M^gr SAINT-CHAMARAND, chez M^me la duchesse de Rohan 1

POÈMES D'HUMILIS 3

INVOCATION 5
CANTIQUE A LA REINE 9
IMMENSITÉ 23
DIEU 29

L'HOMME 33
AUX FEMMES 39
LES MAINS 47
LE CORPS ET L'AME 53
VOLUPTÉ 61
HYMNE 67

LES MUSÉES 73
LES CATHÉDRALES 79
MORS ET VITA 87

FRATERNITÉ 95
CHARITÉ 99
PAUVRETÉ 105
HUMILITÉ 111
CHASTETÉ 123

Idylle 129
Couples prédestinés. 135
Dans les temps que je vois 143
L'Amour de l'Amour 151

Aphorismes 157

DEUXIÈME PARTIE

Histoire de J.-G.-N. dit Humilis, par M. Léonce de Larmandie 165

APPENDICE

TIRÉ A PART DE CET OUVRAGE

Formant un volume-album de trente pages.

L'Amour de l'Amour, adaptation musicale inédite avec soli, sur le poème d'Humilis, par Mlle M.-E. Gignoux.

Aimez (Cantique a la Reine), composition inédite, sur un poème d'Humilis, par Mme Armande de Polignac.

TABLE

DES PREMIERS VERS DE CHAQUE POÈME

O mon Seigneur Jésus, enfance vénérable, ... 7
Douce vierge Marie, humble mère de Dieu 11
Voyez le ciel, la terre et toute la nature : 25
Dieu c'est la beauté. Dieu, beauté même, a parlé 31
Homme dont la tristesse est écrite d'un bout, ... 35
Et vous, l'ancienne esclave à la caresse amère 41
Aimez vos mains afin qu'un jour vos mains soient belles . . . 50
Dieu fit votre corps noble et votre âme charmante ; 55
Plaisir, bourreau des cœurs, vendeur juré des âmes, ... 63
Amour qui voles dans les nues, ... 69
Entrez dans les palais grands ouverts à la foule : 75
Mais gloire aux cathédrales ! 81
Souvenez-vous des humbles cimetières 89
Frère, ô doux mendiant qui chantes en plein vent, ... 97
Nourrissez votre cœur du feu des charités. 101
Qui donc fera fleurir toute la pauvreté ? 107
L'esprit des sages te contemple, ... 113
Louez la chasteté, la plus grande douceur, ... 125

Dieu sait bien que la femme est maîtresse de l'homme, ... 131
Peut-être un jour l'époux selon l'amour, l'épouse, ... 137
Alors si l'homme est juste et si le monde est sage, ... 145
Aimez bien vos amours ; aimez l'amour qui naît. 153

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

ACHEVÉ D'IMPRIMER

POUR « LA POÉTIQUE »

AVEC LE PATRONAGE

DU COMITÉ HUMILIS

PAR

PAUL HÉRISSEY, D'ÉVREUX

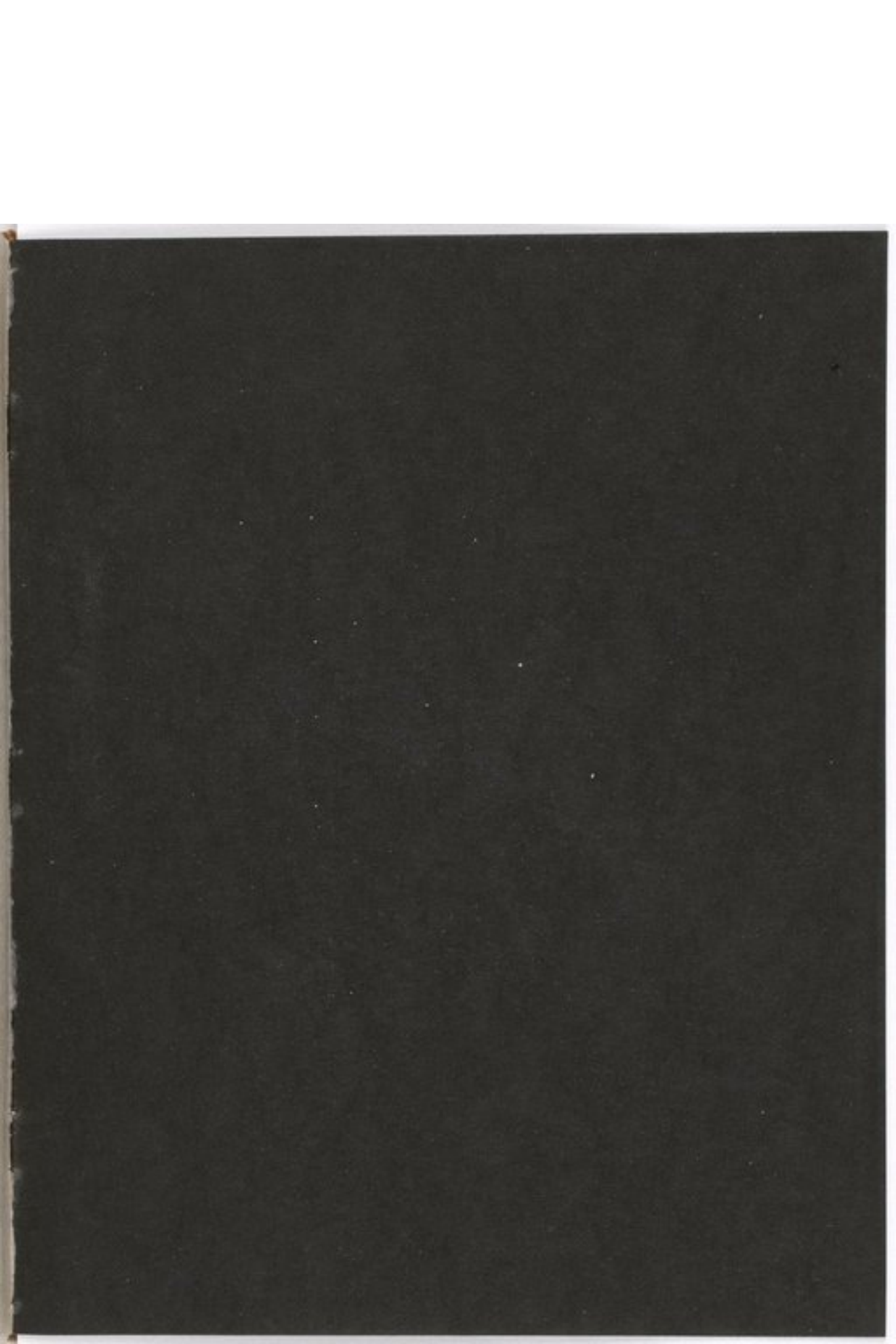
COMPOSITIONS DES TITRES, SOUS-TITRE
ET INITIALES

DE G. PINTA

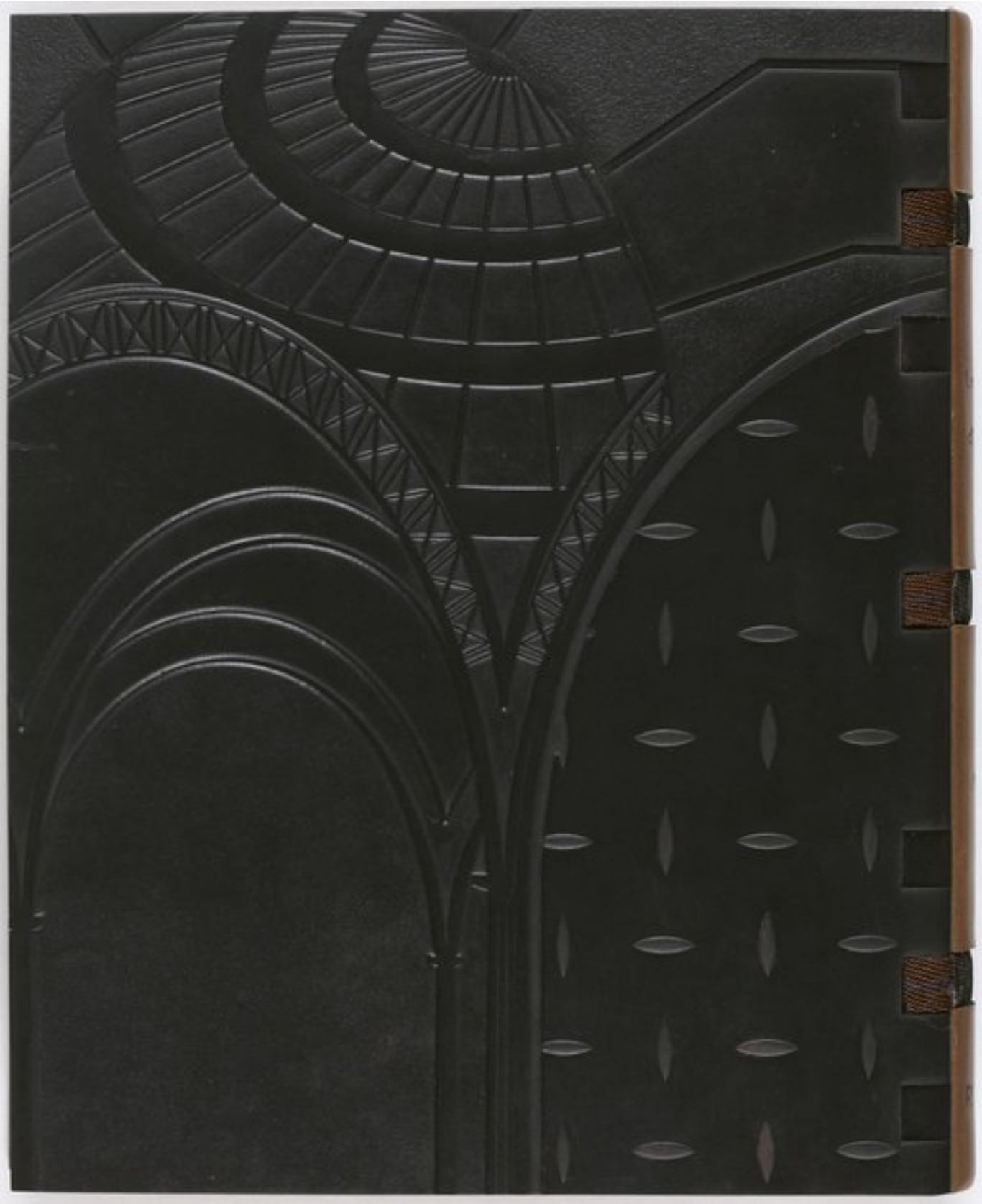
LES HORS-TEXTE D'AUGUSTE RODIN

TIRÉS

PAR VIZAVONA








Les Poèmes
d' Humilis
A. Rodin
Rés.p.Ye
1012